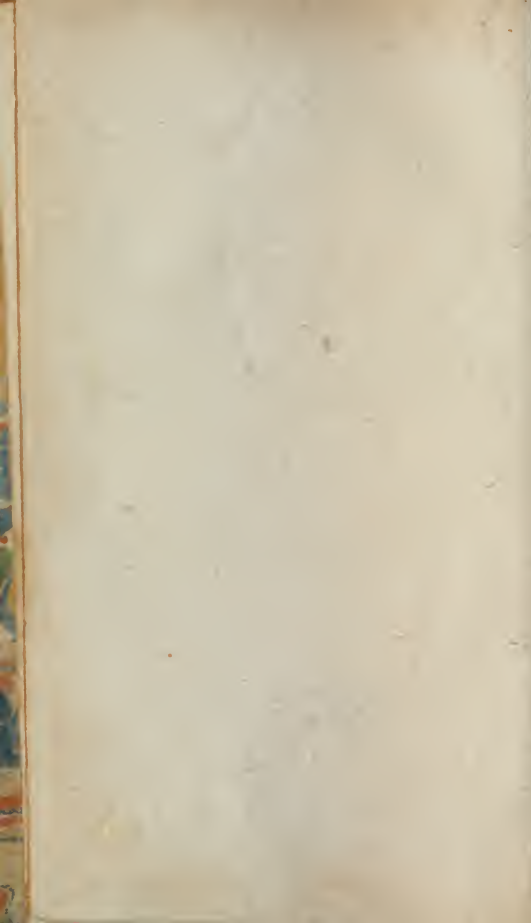






JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME SEPTIEME.

LA NOUVELLE
HÉLOÏSE,
OU
LETTRES
DE DEUX AMANS,
Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes ;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME SEPTIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

AVANT de partir de Lausanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée ; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée ; mais en refusant d'en être tu me l'as rendu presque importun ; car quelle ressource

y trouverai-je ? S'il eſt ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte ; & s'il eſt agréable, j'aurai le regret de m'amuſer ſans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raiſons, crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi, couſine, tu te trompes bien fort, & c'eſt encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaiſe, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raiſon avec ton amie, & de réſiſter à ce qui lui fait plaiſir, ſans lui laiſſer même celui de gronder ? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie, il eſt vrai ; mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne feras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les Anges.

Malgré les mécontentemens paſſés, je n'ai pu ſans attendriſſement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaiſir ou du moins avec beaucoup de careſſes. J'attends pour te parler de mon

frere que j'aie fait connoiſſance avec lui. Avec une aſſez belle figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il eſt ſérieux & froid; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand peur pour la petite perſonne qu'au lieu d'être un auſſi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du ſeigneur & maître.

Mon pere a été ſi charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embraſſer la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois & fuyant lui-même ? .... Jamais, jamais ! ... il ſe fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a longtems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courier ? Si tu reçois de leurs lettres, j'eſpere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, couſine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reſte, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne ſe fera pas ſans toi, & que ſi tu ne veux

pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire tous les vins de l'Univers.

LETTRE II.

De Mde. d'Orbe

A Mde. de Wolmar.

A Merveille, sœur prêcheuse! mais tu comptes un peu trop, ce me semble sur l'effet salutaire de tes sermons : sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie; & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphrase de mon argus, s'il voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois sur tes droits; il vaut mieux suivre ma tête; & puis, pour avoir l'air plus modeste & ne pas te donner trop beau jeu,

je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courrier d'Italie. Le pis aller, si cela m'arrive, sera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la pretendue Ladi Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de le laisser prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! eh! mon enfant, y penses-tu? Quelle douceur cruelle est cela? Ne sais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne, oseroit-elle respirer près de toi? Elle y seroit plus mal à son aise qu'un possédé touché par des reliques; ton seul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre seule la tueroit.

Je ne méprise point Laure, à Dieu ne plaise: au contraire, je l'admire & la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque & rare. En est-ce assez pour autoriser les comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même; comme si dans

ſes plus grandes foibleſſes le véritable amour ne gardoit pas la perſonne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue ; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien ! que ſert tout cela ! Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu ? Malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! & depuis quand l'opprobre du vice n'eſt-il que dans l'opinion ? Quelle ſociété conçois-tu poſſible avec une femme devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté, l'honnêteté, la vertu, ſans lui faire verſer des larmes de honte, ſans ranimer ſes douleurs, ſans inſulter preſque à ſon repentir ? Crois-moi, mon ange, il faut reſpecter Laure & ne la point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes ; elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage

ne ſe doit point faire ? N'eſt-ce pas te dire qu'il ne ſe fera point ? . . . Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans ſa lettre ? . . . Dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit ? . . . Et tu dis que cette lettre eſt fort longue ? . . . Et puis vient le diſcours de ton mari. . . . il eſt myſtérieux ton mari ! . . . vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence ; mais. . . . ſon ſentiment, au reſte, n'étoit pas ici fort néceſſaire. . . ſur-tout pour toi qui as vu la lettre . . . ni pour moi qui ne l'ai pas vue. . . . car je ſuis plus ſûre de ton ami, du mien, que de toute la philoſophie.

Ah ça ! ne voilà-t-il pas déja cet importun qui revient, on ne ſait comment ? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre, il faut que je l'épuiſe, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimeres. Si tu n'avois pas été Julie, ſi ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi, je ne ſais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je ſais bien, c'eſt que ſi ſa mauvaiſe étoile me l'eût

adreſſé d'abord, c'étoit fait de ſa pauvre tête, &c, que je ſois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être? Parlons de ce que je ſuis. La premiere choſe que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'abſorba dans le tien. Toute tendre & ſenſible que j'euſſe été, je ne ſus plus aimer ni ſentir par moi-même. Tous mes ſentimens me vinrent de toi; toi ſeule me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot; voilà ſur quoi elle me jugea; réponds, couſine, ſe trompa-t-elle?

Je fis mon frere de ton ami, tu le ſais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raiſon, mais mon cœur qui fit ce choix. J'euſſe été plus ſenſible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embraſſois en embraſſant la plus chere moitié de toi-même; j'avois pour garant de la pureté de mes careſſes leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainſi ce qu'elle aime! Le traitois-tu toi-même ainſi? Non, Julie, l'amour chez nous eſt craintif & timide; la réſerve & la

honte ſont ſes avances, il s'annonce par ſes refus, & ſi-tôt qu'il transforme en faveurs les careſſes, il en fait bien diſtinguer le prix. L'amitié eſt prodigue, mais l'amour eſt avare.

J'avoue que de trop étroites liaiſons ſont toujours périlleuſes à l'âge où nous étions lui & moi; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir, nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité, dans tout autre cas ſi dangereuſe, fut alors ma ſauve-garde. Nos ſentimens dépendent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit ſur un ton pour recommencer ſur un autre; nous étions déja trop loin pour revenir ſur nos pas. L'amour veut faire tout ſon progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore, on ne prend guere de baiſers coupables ſur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, cousine, il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il aimoit, & quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre, & sa part fut encore assez bonne pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du sexe joints à ceux du devoir porterent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouse qu'amie; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis, que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainsi dire, une nouvelle connoissance à faire, je crus le voir avec d'autres yeux; je crus sentir en l'embrassant un frémissement qui jusques-là m'avoit été inconnu;

plus cette émotion me fut délicieuſe, plus elle me fit de peur: je m'alarmai comme d'un crime, d'un ſentiment qui n'exiſtoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je penſai trop que ton amant ne l'étoit plus, & qu'il ne pouvoit plus l'être; je ſentis trop qu'il étoit libre, & que je l'étois auſſi. Tu ſais le reſte, aimable couſine, mes frayeurs, mes ſcrupules te furent connus auſſi-tôt qu'à moi. Mon cœur ſans expérience s'intimidoit tellement d'un état ſi nouveau pour lui, que je me reprochois mon empreſſement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût préciſément où je deſirois ſi fort d'être, & je crois que j'aurois moins ſouffert de ſentir ce deſir plus tiede que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus preſque raſſurée. Je m'étois moins reproché ma foibleſſe après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore; je crus m'être miſe à mon tour ſous ta garde, & je ceſſai de craindre pour moi. Je réſolus, par ton conſeil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il eſt conſtant qu'une

p'us grande réserve eût été une espece de déclaration, & ce n'étoit que trôp de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine pas honte, & familiere par modestie : mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle, & ce qui m'en accrut la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter ; soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me resta de mes premieres émotions qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme & paisible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chere amie, je suis tendre & sensible aussi bien que toi ; mais je le suis d'une autre maniere. Mes affections sont plus vives ; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être avec des sens plus animés ai-je plus de ressources pour leur donner le change, & cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant

d'autres,me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, & de ne pas sentir quelquefois que les jours ne sont que la moitié de la vie ? Mais, comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la sagesse est un grand moyen d'être sage ; car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours & fait plus, peut-être, pour la vertu, que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois dans le silence de la nuit, où l'on ne peut s'échaper à soi-même, j'ai chassé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain ! combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une saillie extravagante ! tiens, ma chere, il y a toujours, quand on est foible, un moment où la gaieté devient sérieuse, & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, & de quoi je t'ose répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Elisée sur l'attachement que j'ai senti naître, & sur tout le

bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en ſentant que je ne deſirois rien de plus. Si ce tems eût duré toujours, je n'en aurois jamais ſouhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en eſpiéglerie le plaiſir de m'occuper de lui ſans ceſſe. Je ſentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, couſine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaiſoit pas trop à lui-même. Le ruſé n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaiſoit avec tant de peine, que pour ſe faire appaiſer plus long-tems. J'en tirois occaſion de lui tenir des propos aſſez tendres en paroiſſant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux ſeroit le plus enfant. Un jour qu'en ton abſence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même ſalle, elle avoit le mot & j'obſervois notre philoſophe. A ſon air humblement fier & à la promptitude de ſes coups, je vis qu'il avoit bëau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le mo-



Moreau inv.

ment, & ſans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renverſai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere; il étoit ſi furieux, que lui ayant laiſſé le choix d'un ſoufflet ou d'un baiſer pour ma pénitence, il ſe détourna quand je lui préſentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible : il m'auroit laiſſée à genoux ſi je m'y étois miſe. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en ſerois bien moins tirée, & je m'apperçus une fois que ſi le jeu fût devenu ſérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un ſoir qu'il nous accompagnoit ce duo ſi ſimple & ſi touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec aſſez de négligence, je n'en faiſois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée ſur le clavecin, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua ſur cette main un baiſer que je ſentis ſur mon cœur. Je ne connois pas bien les baiſers de l'amour; mais ce que je peux te dire, c'eſt que jamais l'amitié, pas même la

nôtre, n'en a donné ni reçu de ſemblable à celui-là. Hé bien, mon enfant, après de pareils momens, que devient-on quand on s'en va rêver ſeule, & qu'on emporte avec ſoi leur ſouvenir ? Moi, je troublai la muſique, il falut danſer; je fis danſer le philoſophe, on ſoupa preſqu'en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien laſſe, & je ne fis qu'un ſommeil.

J'ai donc de fort bonnes raiſons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement néceſſaire eſt ſi près, que ce n'eſt pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop tôt d'être prude & réſervée; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'uſer de mes droits; car paſſé la trentaine on n'eſt plus folle, mais ridicule, & ton épilogueur d'homme oſe bien me dire qu'il ne me reſte que ſix mois encore à retourner la ſalade avec les doigts. Patience! pour payer ce ſarcaſme, je prétends la lui retourner dans ſix ans: & je te jure qu'il faudra qu'il la mange; mais revenons.

Si l'on n'eſt pas maître de ſes ſentimens, au moins on l'eſt de ſa conduite. Sans doute,

je

je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille, mais puissé-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chere, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti ; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence, j'y pense à tous les instans du jour, & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin, je suis amoureuse, s'il est près, je ne suis que folle ; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour, tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule, mais craintive. Je sais bien qu'un songe n'amene pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille, jusqu'a ce que je t'aie vue bien remise & reprendre tes cou-

leurs. Dussé-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appétit ont plus fait que tes plaisanteries, & je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour surcroit de bonheur il revient, & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me rassure; & si-tôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, & ne sois point en peine de la tienne; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura.... Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiete encore, & me serre le cœur sans savoir pourquoi? Ah! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel! elle restera peu digne de vivre, ou sera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en sottes lamentations? Foin de

ces terreurs paniques qui n'ont pas le ſens commun ! au lieu de parler de mort, parlons de mariage, cela ſera plus amuſant. Il y a long-tems que cette idée eſt venue à ton mari, & s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai penſé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi ! cela vieillit une jeune veuve ; ſi j'avois des enfans d'un ſecond lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve auſſi fort bonne de faire avec légéreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un ſoin de ta bénigne charité. Oh bien ! je t'apprends, moi, que toutes les raiſons fondées ſur tes ſoucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un ſecond mariage.

Parlons ſérieuſement, je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour faire entrer dans ces raiſons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi ſeule, ni la crainte du blâme en faiſant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur eſt pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la ſienne : mais ſans répéter ce que je t'ai dit tant de fois ſur mon humeur indé-

pendante & ſur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une ſeule objection, & je la tire de cette voix ſi ſacrée que perſonne au monde ne reſpecte autant que toi; leve cette objection, couſine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi ma conſcience eſt tranquille. Le ſouvenir de mon mari ne me fait point rougir; j'aime à l'appeler à témoin de mon innocence, & pourquoi craindrois-je de faire devant ſon image tout ce que je faiſois autrefois devant lui? En ſeroit-il de même, ô Julie! ſi je violois les ſaints engagemens qui nous unirent, que j'oſaſſe jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à ſa mémoire ce qu'il donneroit à ſon ſucceſſeur; & ne pût ſans offenſer l'un des deux remplir ce qu'il doit à l'autre? Cette même image qui m'eſt ſi chere ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi; ſans ceſſe elle viendroit empoiſonner mon bonheur, & ſon ſouvenir qui fait la douceur de ma vie en feroit le tourment. Comment oſes-tu me parler de donner un ſucceſſeur à mon mari, après avoir juré

de n'en jamais donner au tien ? Comme ſi les raiſons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimerent ? C'eſt pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut ſi cher uſurper ſes droits & rendre ſa femme infidelle ! Enfin quand il ſeroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de ſon amour, & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'euſſe un jour expoſé ſa fille unique à ſe voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obſtacles viendroient de moi ſeule ? En répondant de celui que cet engagement regarde n'as-tu point plutôt conſulté ton deſir que ton pouvoir ? Quand tu ſerois ſûre de ſon aveu, n'aurois-tu donc aucun ſcrupule de m'offrir un cœur uſé par une autre paſſion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, & que je puſſe être heureuſe avec un homme que je ne rendrois pas heureux ? Couſine, penſes-y mieux ; ſans exiger plus d'amour que je n'en puis reſſentir moi-même, tous les ſentimens que j'accorde, je veux qu'ils me ſoient rendus, & je ſuis trop honnête femme pour

pouvoir me paſſer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes eſpérances ? Un certain plaiſir à ſe voir qui peut être l'effet de la ſeule amitié ; un tranſport paſſager qui peut naître à notre âge de la ſeule différence du ſexe ; tout cela ſuffit-il pour les fonder ? Si ce tranſport eût produit quelque ſentiment durable eſt-il croyable qu'il s'en fût tû, non-ſeulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à perſonne ? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été queſtion que de toi ? A-t-il jamais été queſtion de moi dans les vôtres ? Puis-je penſer que s'il avoit eu là-deſſus quelque ſecret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu ſa contrainte, ou qu'il ne lui ſeroit jamais échappé d'indiſcrétion ? Enfin même depuis ſon départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ſes lettres, de laquelle eſt-il occupé dans ſes ſonges ? Je t'admire de me croire ſenſible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'apperçois vos ruſes, ma mignonne. C'eſt pour vous donner droit de repréſailles que vous m'accuſez d'avoir jadis ſauvé mon cœur

aux dépens du vôtre. Je ne ſuis pas la dupe de ce tour là.

Voilà toute ma confeſſion, couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut-être mieux que moi-même ; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi, & dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel & changeons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ſerai docile ; c'eſt à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne ; que ſert aux inſéparables d'en avoir deux ?

Ah ça ! revenons à préſent à nos voyageurs ; mais j'ai déja tant parlé de l'un que je n'oſe plus parler de l'autre, de peur que la différence du ſtyle ne ſe fît un peu trop ſentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suiſſe. Et puis que dire ſur des lettres qu'on n'a pas vues ? Tu

devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard ; mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre, & tu as fort bien fait.... tu pouvois pourtant faire mieux encore... Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans ! elles sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve ? C'est de me faire imaginer la lettre en question, & cette lettre si.... cent fois plus si, qu'elle ne l'est reellement. De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y sauroient être. Va, si je n'y suis pas adorée, c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne sais après tout cela comment tu m'oses parler du courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre assez longtems. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la premiere, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verds ; on me retient deux lettres ; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puisses croire, je ne chan-

gerois sûrement pas contre celle-là, quand tous les *si* du monde y seroient. Je te jure que si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle la passe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! ah! c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre? Graces à toi, la voilà modeste comme une vierge, & grave comme un Caton; respectant tout le monde, jusqu'à sa mere; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit; à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un courrier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite cousine, voilà tes réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque

fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici, & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD

A M. DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé; le jeune homme est sûr; mais moi je ne le suis guere, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je succombois moi-même à l'épreuve que je lui avois destinée. Vous savez que pour contenter sa reconnoissance & remplir son cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à suivre encore une fois, voilà, avec ce qui se rapportoit à

St. Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeuneſſe, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le ſonge de Villeneuve m'avoit laiſſé des inquiétudes. Ce ſonge me rendit ſuſpects les tranſports de joie auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans, & de paſſer ſa vie avec vous. Pour mieux l'obſerver dans les effuſions de ſon cœur, j'avois d'abord prévenu ſes difficultés; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laiſſois plus à ſon amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles réſolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquiſe que nous fûmes d'accord ſur ſon compte. Malheureuſement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ſes artifices. L'infortunée! que de grandes qualités ſans vertu! que d'amour ſans honneur! cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriſſoit le mien; mais il prit la

teinte de ſon ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus queſtion d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut ſon cœur, ſa beauté, ſon eſprit, & cet attachement ſans exemple trop fait pour me rendre heureux, je réſolus de me ſervir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouſe Laure, lui dis-je, mon deſſein n'eſt point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoître, mais dans des lieux où l'on ſait honorer la vertu par-tout où elle eſt; vous remplirez votre emploi, & nous ne ceſſerons point de vivre enſemble. Si je ne l'épouſe pas, il eſt tems de me recueillir. Vous connoiſſez ma maiſon d'Oxfort-Shire, & vous choiſirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans ſa ſolitude. Il me fit la réponſe à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'obſerver par ſa conduite. Car ſi pour vivre à Clarens il favoriſoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou ſi dans cette occaſion délicate il préféroit à ſon bonheur la gloire de ſon ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & ſon cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le deſirois;

ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raiſons qui devoient m'empêcher d'épouſer Laure. Je ſentois ces raiſons mieux que lui, mais je la voyois ſans ceſſe, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout-à-fait détaché de la Marquiſe, ſe fixa par ce commerce aſſidu. Je trouvai dans les ſentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré. J'eus honte de ſacrifier à l'opinion, que je mépriſois, l'eſtime que je devois à ſon mérite; ne devois-je rien auſſi à l'eſpérance que je lui avois donnée, ſinon par mes diſcours, au moins par mes ſoins? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une eſpece de devoir, & ſongeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raiſon; je réſolus de pouſſer la feinte auſſi loin qu'elle pouvoit aller, & juſqu'à la réalité même, ſi je ne pouvois m'en tirer autrement ſans injuſtice.

Cependant je ſentis augmenter mon inquiétude ſur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne rempliſſoit pas dans toute

ſa force, le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'oppoſoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former; mais il combattoit mal mon inclination naiſſante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroiſſant me détourner de l'épouſer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmerent. Je ne le trouvois point auſſi ferme qu'il auroit dû l'être. Il ſembloit n'oſer heurter de front mon ſentiment, il molliſſoit contre ma réſiſtance, il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré pour ſon devoir l'intrépidité qu'il inſpire à ceux qui l'aiment.

D'autres obſervations augmenterent ma défiance; je ſus qu'il voyoit Laure en ſecret; je remarquois entre eux des ſignes d'intelligence. L'eſpoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé, ne la rendoit point gaie. Je liſois bien la même tendreſſe dans ſes regards, mais cette tendreſſe n'étoit plus mêlée de joie à mon abord, la triſteſſe y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de ſon cœur, je la voyois jetter ſur le jeune homme un coup-d'œil à la dérobée, & ce coup-d'œil étoit ſuivi de

quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le myſtere fut pouſſé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma ſurpriſe. Que pouvois-je penſer ? N'avois-je réchauffé qu'un ſerpent dans mon ſein ? Juſqu'où n'oſois-je point porter mes ſoupçons & lui rendre ſon ancienne injuſtice ? Foibles & malheureux que nous ſommes, c'eſt nous qui faiſons nos propres maux ! pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, ſi les bons ſe tourmentent encore entre eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignoraſſe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chere. Je me propoſois d'avoir une explication avec elle avant la concluſion ; mais je voulois attendre juſqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciſſemens poſſibles. Pour lui, j'étois réſolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller juſqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt

ans d'honneur en balance avec des ſoupçons.

La Marquiſe n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, & parvint à ſavoir qu'il étoit queſtion de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ſes fureurs; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire; mais comme ce n'étoit pas la premiere fois, & que nous étions ſur nos gardes, ſes tentatives furent vaines. J'eus ſeulement le plaiſir de voir dans l'occaſion, que St. Preux ſavoit payer de ſa perſonne, & ne marchandoit pas ſa vie pour ſauver celle d'un ami.

Vaincue par les tranſports de ſa rage, la Marquiſe tomba malade, & ne ſe releva plus. Ce fut là le terme de ſes tourmens (1) & de ſes crimes. Je ne pus apprendre ſon état ſans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eſwin; St. Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle

(1) Par la lettre de Milord Edouard ci-devant ſupprimée, on voit qu'il penſoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se rouvrir; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chere étoit à l'extrémité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne pusse résister au desir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai; la Marquise est morte! Plût à Dieu! reprit-il froidement: il vaut mieux n'être plus, que d'exister pour mal faire; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler; écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord, me dit-il, en me donnant le saint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeler à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une

autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été queſtion que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : ſongez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou reſpectez l'opinion. Mais un mariage abject ! .... vous ! .... choiſiſſez mieux votre épouſe. Ce n'eſt pas aſſez qu'elle ſoit vertueuſe, elle doit être ſans tache .... la femme d'Edouard Bomſton n'eſt pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas ſans émotion. *L'amour a vaincu*, me diſoit-elle ; *vous avez voulu m'épouſer ; je ſuis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis ſans regret. En vous déshonorant j'aurois vécu malheureuſe ; en vous laiſſant votre gloire, je crois la partager. Le ſacrifice de tout mon bonheur à un devoir ſi cruel me fait oublier la honte de ma jeuneſſe. Adieu ; dès cet inſtant je ceſſe d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le déſeſpoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nulle autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut*

au monde un cœur fait pour vous, & c'étoit celui de Laure.

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon ſilence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit penſionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouſer un Luthérien, avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces ſoins de concert avec elle. Je ne m'oppoſai point à vos projets, continua-t-il, auſſi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquiſe, & voulant donner le change à cette ancienne paſſion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne faloit, je fis d'abord parler la raiſon ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je ſondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la généroſité qui eſt inſéparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au ſacrifice qu'elle vient de faire. L'aſſurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre eſtime. Elle a fait ſon devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine : Ami, je lis dans le sort commun que le Ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le regne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence ; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarens, Oxfort, Londres, Paris ou Rome ; tout me convient pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras ; cherche un asyle, en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami ? Je vis aussi par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion, qu'il étoit guéri véritablement, & que vous n'aviez pas perdu vos peines ; enfin j'osai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à

moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance, oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, & qui plus est, d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquise; il y avoit long-tems pour moi qu'elle étoit morte: cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espece, envers son pays, & j'avois résolu de me marier, moins par inclination que par devoir: j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous: elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite: pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, & qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis & même convenable. Sans cela, l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres, & l'Angleterre

manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste, & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & si jamais il y est de trop, il me suffit d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre; car quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre éleve pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier.

Ces voyages ne ſauroient que leur être utiles, & ne ſeront pas aſſez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à St. Preux : ne la montrez pas entiere à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne ſoit jamais connu que de vous & de moi. Au ſurplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu ? cher Wolmar. Je vous envoie les deſſeins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira ; mais faites-y travailler dés à préſent, s'il ſe peut. J'en voulois ôter le ſallon de muſique, car tous mes goûts ſont éteints, & je ne me ſoucie plus de rien. Je le laiſſe à la priere de St. Preux qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſallon vos enfans. Vous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar ! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE IV.

De M. de Wolmar

A Milord Edouard.

Je me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant réſiſté ſi long-tems à vos penchans, vous euſſiez attendu pour vous laiſſer vaincre, qu'un ami vînt vous ſoutenir; quoiqu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne compte que ſur ſoi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire abſolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre aſſurance, & ſi mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu Saint-Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois eſpéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien juſtifié le jugement que j'avois porté de vous, pour

que je ne ſois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maiſon. Quoi qu'il en ſoit de l'eſpoir des Croyans dans l'autre vie, j'aime à paſſer avec eux celle-ci, & je ſens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes que ſi vous aviez le malheur de penſer comme moi.

Au reſte vous ſavez ce que je vous dis ſur ſon ſujet à votre départ. Je n'avois pas beſoin pour le juger de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que de lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de ſyſtême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les forces reſpectives de

l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne fais fi dans vos principes ces raifons font affez folides pour difpenfer les particuliers de leur devoir envers la nature. Il fembleroit que la vie eft un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le tranfmettre, une forte de fubftitution qui doit paffer de race en race, & que quiconque eut un pere eft obligé de le devenir. C'étoit votre fentiment jufqu'ici, c'étoit une des raifons de votre voyage; mais je fais d'où vous vient cette nouvelle philofophie, & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite coufine eft depuis huit ou dix jours à Geneve avec fa famille pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit favoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & juftifier votre eftime. Je lui ai montré les deffins de votre

pavillon ; elle les trouve de très-bon goût ; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode : vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher ; car vous ſavez qu'on ne peut rien faire ſans elle. En attendant j'ai déja mis du monde en œuvre, & j'eſpere qu'avant l'hiver la maçonnerie ſera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres : mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il eſt trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je ſuis pourtant moins ignorant que vous ne m'accuſez de l'être. Le vrai livre de la nature eſt pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y ſais lire eſt dans mon amitié pour vous.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, coufine, à la charge de ce féjour. Le plus grave eft qu'il me donne envie d'y refter. La ville eft charmante, les habitans font hofpitaliers, les mœurs font honnêtes, & la liberté, que j'aime fur toutes chofes, femble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il eft beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui penfent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays! pour moi, je fens que fi j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oferois pourtant pas trop dire à préfent:

Rome n'eft plus à Rome, elle eft toute où je fuis;

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'al-

laſſes penſer le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Reſtons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aſpect du pays. Il reſſemble au nôtre, excepté qu'il eſt moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des chalets ſi voiſins (1). Je ne te dirai rien, non plus, du Gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reſte: il paſſe toute la journée à politiquer avec les Magiſtrats dans la joie de ſon cœur, & je le vois déja très-mal édifié que la gazette parle ſi peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuie pour me déſennuyer.

Tout ce qui m'eſt reſté de leurs longs entretiens, c'eſt beaucoup d'eſtime pour le grand ſens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelle de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de

---

(1) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

cette petite République, qu'à celui des plus vaſtes Empires, où tout ſe ſoutient par ſa propre maſſe, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un ſot, ſans que les affaires ceſſent d'aller. Je te réponds qu'il n'en feroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands Miniſtres des grandes Cours, ſans ſonger à ce pauvre muſicien qui barbouilloit ſi fiérement ſur notre grand orgue (2) à Lauſanne, & qui ſe croyoit un fort habile homme parce qu'il faiſoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en ſavent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle ſoit ſouvent aſſez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus. . . . mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque choſe pour avoir plutôt fait. Le Genevois eſt de tous les peuples du

---

(2) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suiſſes & Genevois qui ſe piquent de parler correctement, que le mot *Orgue* eſt maſculin au ſingulier & féminin au pluriel, & s'emploie également dans les deux nombres; mais le ſingulier eſt plus élégant.

monde celui qui cache le moins ſon caractere, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ſes vices mêmes ſont mêlés de franchiſe. Il ſe ſent naturellement bon, & cela lui ſuffit pour ne pas craindre de ſe montrer tel qu'il eſt. Il a de la généroſité; du ſens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à ſa ſituation qui le lui rend néceſſaire; car le territoire ne ſuffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (3), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs tréſors. Ainſi le luxe des autres peuples leur fait mépriſer leur antique ſimplicité; la fiere liberté leur paroît ignoble; ils ſe forgent des fers d'argent, non comme une chaîne mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je

(3) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

m'y noie, j'en ai par-dessus la tête, je ne sais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon pere n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a cet inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légéreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle; ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils dissertent au lieu de causer; on les croiroit toujours prêts à soutenir these. Ils distinguent,

ils

ils divifent, ils traitent la converfation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres; ils font auteurs, & toujours auteurs. Ils femblent lire en parlant, tant ils obfervent bien les étymologies, tant ils font fonner toutes les lettres avec foin. Ils articulent le *marc* du raifin comme *Marc*, nom d'homme; ils difent exactement du *taba-k* & non pas du *taba*, un *pare-fol* & non pas un *parafol*, *avan-t-hier*, & non pas *avanthier*, *Secrétaire* & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on fe noie & non pas où l'on s'étrangle; par-tout les *s* finales, par tout les *r* des infinitifs; enfin leur parler eft toujours foutenu, leurs difcours font des harangues, & ils jafent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de fingulier, c'eft qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils font vifs, impétueux, & ont les paffions très-ardentes; ils diroient même affez bien les chofes de fentiment s'ils ne difoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules font tellement infupportables, ils peignent fi pofément des émotions fi vives, que quand ils ont achevé leur dire,

on chercheroit volontiers autour d'eux où eſt l'homme qui ſent ce qu'ils ont décrit.

Au reſte il faut t'avouer que je ſuis un peu payée pour bien penſer de leurs cœurs, & croire qu'ils ne ſont pas de mauvais goût. Tu ſauras en confidence qu'un joli Monſieur à marier, &, dit-on, fort riche, m'honore de ſes attentions, & qu'avec des propos aſſez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me diſoit. Ah ! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaiſir j'aurois pris à me donner un Souverain pour eſclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur ! Mais à préſent la mienne n'eſt plus aſſez droite pour que le jeu me ſoit agréable, & je ſens que toutes mes folies s'en vont avec ma raiſon.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penſer. Il s'étend à tous les états, & ſe fait ſentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digere; il ne les juge pas, mais il les fait. Le jugement

& le choix se font à Paris; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Geneve. Cela fait que la lecture y est moins mêlée & s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (4) lisent de leur côté, & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre maniere. Les belles Madames y sont petites maîtresses & beaux-esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaieté des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans, & les autres un peu précieuses.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, &

(4) On se souviendra que cette lettre est de vieille date, & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

j'entendis qu'une des deux propofoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'inftant; le journal tous les matins, & tous les foirs le commentaire. Qu'en dis-tu, coufine? Je ne fais fi c'eft là le ton des filles d'artifans, mais je fais qu'il faut faire un furieux emploi du tems pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de fon journal. Affurément la petite perfonne avoit lu les aventures des mille & une nuits!

Avec ce ftyle un peu guindé, les Genevoifes ne laiffent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes paffions ici qu'en ville du monde. Dans la fimplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes font moins galans que tendres, les femmes font moins coquettes que fenfibles, & cette fenfibilité donne, même aux plus honnêtes un tour d'efprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute fa fineffe. Tant que les Genevoifes feront Genevoifes, elles feront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoifes, & alors les Françoifes vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même ; il disparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes, & s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre ? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la riposte (5), & nous forcent de nous moquer d'eux ? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse désoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque repartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux

(5) Il falloit, *risposte*, de l'italien *risposta*, toutefois *riposte*, se dit aussi, & je le laisse. Ce n'est au pis aller qu'une faute de plus.

de l'amour ; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid ! Toi même qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi, mignonne, s'il falloit compter les galans que chacune de nous a persifflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui serois en reste ! Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne sais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve si fort mon amie que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domestique y est agréable & douce ; on y voit des maris complaisans & presque d'autres Julies. Ton systême se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manieres à se donner des travaux & des amusemens différens qui

les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'aiguise la volupté du sage : s'abstenir pour jouir, c'est ta philosophie; c'est l'épicuréisme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien & de mal; mais à différentes mesures. Le Genevois tire ses vertus de lui-même, ses vices lui viennent d'ailleurs. Non-seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisément les mœurs & les manieres des autres peuples; il parle avec facilité toutes les langues; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible, sur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté, il se fait, chez les nations étrangeres, une honte de sa patrie; il se hâte, pour ainsi dire, de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son dé-

ſintéreſſement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le mépriſe, même en le rendant eſtimable, & il a plus de tort encore de ne pas honorer ſon pays de ſon propre mérite.

Quelque avide qu'il puiſſe être, on ne le voit guere aller à la fortune par des moyens ſerviles & bas; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'eſclavage perſonnel ne lui eſt pas moins odieux que l'eſclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il ſupporte auſſi peu la ſervitude, & quand il ſe plie aux uſages des autres, il les imite ſans s'y aſſujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, eſt auſſi celui que les Genevois préferent. Ils ſont preſque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs deſirs leur fait ſouvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage, ils ſont vifs & pénétrans, il n'y a rien d'honnête & de grand au deſſus de leur portée : mais plus paſſionnés d'argent que de gloire,

pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obſcurité, & laiſſent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des tréſors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne ſais comment ils ſont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter ſans regret Geneve. Quel eſt ce moyen, couſine? oh! ma foi tu as beau prendre ton air humble; ſi tu dis ne l'avoir pas déja deviné, tu ments. C'eſt après demain que s'embarque la bande joyeuſe dans un joli Brigantin appareillé de fête; car nous avons choiſi l'eau à cauſe de la ſaiſon, & pour demeurer tous raſſemblés. Nous comptons coucher le même ſoir à Morges, le lendemain à Lauſanne (6) pour la cérémonie, & le ſurlendemain.... tu m'entends. Quand tu verras de

---

(6) Comment cela? Lauſane n'eſt pas au bord du lac; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin; & puis il faut un peu ſuppoſer que tous ces jolis arrangemens ne ſeront point contrariés par le vent.

loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon; cours par toute la maifon comme une folle, en criant : armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la diftribution des logemens entre inconteftablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en défifter en cette occafion. J'entends feulement que mon pere foit logé chez Milord Edouard à caufe des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapiffer du haut en bas tout l'appartement.

LETTRE VI.

DE MDE. DE WOLMAR

A SAINT PREUX.

QUEL fentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la premiere fois de ma vie où j'ai pu vous écrire fans crainte & fans honte. Je m'honore de l'amitié

qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions, rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une ame honnête & commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer peut-être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive ne sauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces ? Jamais, jamais, mon bon ami, le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés, sans doute ; mais nous aurions cessé de nous voir, de nous écrire ; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela qu'elle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le

jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir, s'aimer, le ſentir, s'en féliciter, paſſer les jours enſemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penſer ſans remords, en parler ſans rougir, & s'honorer à ſes propres yeux du même attachement qu'on s'eſt ſi long-tems reproché, voilà le point où nous en ſommes. O ami ! quelle carriere d'honneur nous avons déja parcourue ! Oſons nous en glorifier pour ſavoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur ſi rare? Vous le ſavez. J'ai vu votre cœur ſenſible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer; & comment nous ſeroient-ils à charge, à vous & à moi ? Ils ne nous impoſent point de nouveaux devoirs, ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déja ſi ſacrés. Le ſeul moyen de reconnoître ſes ſoins eſt d'en être dignes, & tout leur prix eſt dans leur ſuccès. Tenons-nous en donc là dans l'effuſion de notre zele. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait aſſez pour

nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Abſens ou préſens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne ſera perdu pour aucun des trois.

Je faiſois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous deſtinoit l'éducation de ſes enfans. Quand Milord Edouard m'annonça ſon prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il eſt tems de les faire.

Ce n'eſt point de moi qu'il eſt queſtion, c'eſt de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conſeils depuis qu'ils ſont tout-à-fait déſintéreſſés, & que n'ayant plus ma ſureté pour objet ils ne ſe rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous eſt pas ſuſpecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaſte les conſeils de votre amie. Elle commence en tremblant un diſcours qu'elle voudroit taire;

mais comment le taire sans vous trahir ? Sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré ? Non, mon ami, je suis la seule personne au monde assez familiere avec vous pour vous les présenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mere ? Ah ! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de souiller le vôtre, il y a long-tems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere, dites-vous, est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint ; les sens lui survivent, & leur délire est d'autant plus à craindre, que le seul sentiment qui le bornoit n'existant plus, tout est occasion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible, jeune & garçon, veut être continent & chaste ; il sait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les tems ; il connoît pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur,

& s'il en coûte des combats quand on veut ſe vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtreſſe qu'il ſervit autrefois ? Ce ſont là, ce me ſemble, des maximes de votre morale ; ce ſont donc auſſi des regles de votre conduite ; car vous avez toujours mépriſé ceux qui, contens de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agiſſent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choiſi cet homme ſage pour ſuivre les loix qu'il ſe preſcrit ? Moins philoſophe encore qu'il n'eſt vertueux & chrétien, ſans doute il n'a point pris ſon orgueil pour guide : il ſait que l'homme eſt plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'eſt pas queſtion de réprimer les paſſions irritées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occaſions dangereuſes ? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la ſauve-garde de ſa vertu ? Tout au contraire ; il n'héſite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une ſolitude avec des femmes de ſon âge,

dont une lui fut trop chere pour qu'un ſi dangereux ſouvenir ſe puiſſe effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troiſieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits ſur les ames reconnoiſſantes. Il va s'expoſer à tout ce qui peut réveiller en lui des paſſions mal éteintes; il va s'enlacer dans les piéges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans ſa ſituation qui ne dût le faire défier de ſa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où eſt-elle donc cette grande force d'ame à laquelle il oſe tant ſe fier? Qu'a-t-elle fait juſqu'ici qui lui réponde de l'avenir? Le tira-t-elle à Paris de la maiſon du Colonel? Eſt-ce elle qui lui dicta l'été dernier la ſcene de Meillerie? l'a-t-elle bien ſauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printems des frayeurs d'un rêve? S'eſt-il vaincu pour elle au moins une fois, pour eſpérer de ſe vaincre ſans ceſſe? Il ſait, quand le devoir l'exige, combattre les paſſions d'un ami; mais les ſiennes?... Hélas! ſur la plus belle moitié de ſa vie, qu'il doit penſer modeſtement de l'autre!

On ſupporte un état violent, quand il paſſe.

paſſe. Six mois, un an ne ſont rien ; on enviſage un terme, & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui eſt-ce qui le ſupporte ? Qui eſt-ce qui ſait triompher de lui-même juſqu'à la mort ? O mon ami ! ſi la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la vertu ! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus : celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu. Eſt-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a ſauvé du péril n'offrent-ils pas une raiſon de n'y plus expoſer les autres ?

Que d'occaſions peuvent renaître, auſſi dangereuſes que celles dont vous avez échappé, & qui pis eſt, non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre n'exiſtent qu'à Meillerie ? Ils exiſtent par-tout où nous ſommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion, & que même après la guériſon, tous les objets de la nature nous rappellent encore

ce qu'on ſentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'oſe le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-deſſus d'une lâcheté, ce cœur facile eſt-il au-deſſus d'une foibleſſe, & ſuis-je la ſeule ici qu'il lui en coûtera peut-être de reſpecter? Songez, St. Preux, que tout ce qui m'eſt cher doit être couvert de ce même reſpect que vous me devez; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante; ſongez aux mépris éternels que vous auriez mérités, ſi jamais votre cœur oſoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent; que l'obſtacle oppoſé par la vertu vous ôte un vain eſpoir, & qu'au moins par raiſon vous étouffiez des vœux inutiles, ſerez-vous pour cela délivré de l'empire des ſens, & des piéges de l'imagination? Forcé de nous reſpecter toutes deux, & d'oublier en nous notre ſexe, vous le verrez dans celles qui nous ſervent, & en vous abaiſſant vous croirez vous juſtifier: mais ſerez-vous moins coupable en effet, &

la différence des rangs change-t-elle ainſi la nature des fautes ? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réuſſir ſeront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous ? . . . Ah ! périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire ! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel eſt l'auteur de ſa miſere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du ſéducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ſes faveurs à prix ?

Oſerai-je ajouter une conſidération qui vous touchera, ſi je ne me trompe ? Vous avez vu quels ſoins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs ; la modeſtie & la paix y regnent, tout y reſpire le bonheur & l'innocence. Mon ami, ſongez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous ſommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je diſe un jour en regrettant mes peines perdues : c'eſt de lui que vient le déſordre de ma maiſon ?

Disons tout, s'il est nécessaire, & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat, & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amene pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi! Voyons en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne; ils se disent saints & sont déshonnêtes; leur feinte continence n'est que souillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (1); mais celui qui veut être sincérement vertueux se sent assez chargé des devoirs de l'homme, sans s'en imposer

(1) Quelques hommes sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, & je ne doute point que plusieurs Prêtres Catholiques ne soient dans ce dernier cas: mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine, ce n'est pas tant lui défendre

de nouveaux. Voilà, cher St. Preux, la véritable humilité du chrétien; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous sentirez qu'un état qui devroit seulement alarmer un autre homme, doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'espérez pas de les remplir.

Tels sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y tandis qu'il en est tems. Je sais que jamais, de propos délibéré, vous ne vous exposerez à mal faire, & le seul mal que je crains de vous est celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons, mais de les peser. Trouvez-y quelque réponse dont vous soyez content, & je m'en contente; osez

---

de n'avoir point de femmes, que de lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout Pays où les bonnes mœurs sont encore en estime, les loix & les Magistrats tolerent un vœu si scandaleux.

compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi, je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations & des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous ſont chers ! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui ſût combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner, acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu ſi le Ciel eût béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & ſous les auſpices duquel vous puiſſiez vivre avec nous dans la paix du ſéjour céleſte. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire ; c'eſt l'objet qui ſe trouve à peu près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet ſans en être rebutée ; car il eſt honnête. Je

connois tout l'empire que j'ai ſur mon amie, & ne crains point d'en abuſer en l'exerçant en votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues, & avant de les ébranler je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle, je puiſſe répondre de vous & de vos ſentimens; car ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicateſſe, & ſi vous avez des objections à m'oppoſer, je ſais qu'elles ſeront pour elle bien plus que pour vous. Laiſſez ces vains ſcrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie? Non, quelque cher que vous me puiſſiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à ſa gloire. Mais autant je mets de prix à l'eſtime des gens ſenſés, autant je mépriſe les jugemens téméraires de la multitude qui ſe laiſſe éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui eſt honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'eſt point de rang auquel les talens &

les mœurs n'aient droit d'atteindre ; & à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami ? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion, & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis quelque difficile que vous puissiez être, convenez qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami ; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre ; & quoique l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos ; car je ne serai jamais contente de vous & de moi, que quand vous serez en

effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh ! mon ami, je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous ? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est-ce pas aussi Julie que je vous donne ? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en serez-vous pas plus cher à l'autre ? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous ! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée ; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi ; qu'il lui rende, s'il est possible, tout ce que vous redevez au mien. O St. Preux ! je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & sacré qui nous unira tous, nous ne serons plus entre nous que des sœurs & des freres ; vous ne serez plus votre pro-

pre ennemi ni le nôtre ; les plus doux ſentimens devenus légitimes, ne ſeront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer, on n'aura plus à les craindre. Loin de réſiſter à des ſentimens ſi charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaiſirs ; c'eſt alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons véritablement réunis, les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que ſi dans l'emploi dont vous vous chargez, le Ciel récompenſe du bonheur d'être pere le ſoin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous ſentirez enfin, ce que la vaine ſageſſe des méchans n'a jamais pu croire, qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la vertu.

Réfléchiſſez à loiſir ſur le parti que je vous propoſe, non pour ſavoir s'il vous convient, je n'ai pas beſoin là-deſſus de votre réponſe, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & ſi

vous pouvez faire ſon bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous ſavez comment elle a rempli ſes devoirs dans tous les états de ſon ſexe, ſur ce qu'elle eſt, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous ſentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reſte, & ſe promet tout de la ſienne; mais ſi j'ai trop eſpéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoiſſez ſa délicateſſe; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le ſien: que votre cœur ſoit digne d'elle, ou qu'il ne lui ſoit jamais offert.

Encore une fois, conſultez-vous bien. Peſez votre réponſe avant de la faire. Quand il s'agit du ſort de la vie, la prudence ne permet pas de ſe déterminer légérement; mais toute délibération légere eſt un crime quand il s'agit du deſtin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les ſecours de la ſageſſe. La mauvaiſe honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller le plus néceſſaire? Vous avez de la religion; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de

la vie, & que la hauteur philoſophique ne dédaigne la ſimplicité du Chrétien. Je vous ai vu ſur la priere des maximes que je ne ſaurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous eſt d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conſcience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne enſuite à nous-mêmes & laiſſe agir notre liberté. Ce n'eſt pas là, vous le ſavez, la doctrine de St. Paul, ni celle qu'on profeſſe dans notre Egliſe. Nous ſommes libres, il eſt vrai, mais nous ſommes ignorans, foibles, portés au mal, & d'où nous viendroient la lumiere & la force, ſi ce n'eſt de celui qui en eſt la ſource, & pourquoi les obtiendrions-nous ſi nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées ſublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées baſſes qui ſe rapportent à l'homme, comme ſi les moyens qui ſoulagent notre foibleſſe convenoient à la puiſſance divine, & qu'elle eût beſoin d'art comme nous pour généraliſer les choſes, afin de les traiter plus facilement. Il ſemble, à vous entendre, que ce ſoit un embarras pour elle de veiller

ſur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle faſſe tout par des loix générales, ſans doute parce qu'elles lui coûtent moins de ſoin. O grands Philoſophes ! que Dieu vous eſt obligé de lui fournir ainſi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoît-il pas tous nos beſoins ? N'eſt-il pas notre pere pour y pourvoir ? Savons-nous mieux ce qu'il nous faut, & voulons nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher St. Preux, que de vains ſophiſmes ! Le plus grand de nos beſoins, le ſeul auquel nous pouvons pourvoir, eſt celui de ſentir nos beſoins, & le premier pas pour ſortir de notre miſere, eſt de la connoître. Soyons humbles pour être ſages ; voyons notre foibleſſe, & nous ſerons forts. Ainſi s'accorde la juſtice avec la clémence ; ainſi regnent à la fois la grace & la liberté. Eſclaves par notre foibleſſe, nous ſommes libres par la priere ; car il dépend de nous de demander

& d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conſeil de vous ſeul dans les occaſions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & ſait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la ſageſſe humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, eſt un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le préſent, & par un moment de la vie entiere. On ſe ſent ferme un inſtant, & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeſte langage de la vaillance eſt, je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je ſuis brave, ne ſait ce qu'il ſera demain, & tenant pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de ſucceſſion, ni les lieux de diſtance!

Nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche; quand nous aurons changé de lieu nos jugemens ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes; & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames; & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la regle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi ſa meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point & faiſons ce qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête, je le ſais bien; mais ce n'eſt pas aſſez encore; il faut vouloir ce

qui le sera toujours ; & ni vous ni moi n'en sommes les juges.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX

A MDE. DE WOLMAR.

JULIE ! une lettre de vous ! ... après sept ans de silence .... oui, c'est elle ; je le vois, je le sens : mes yeux méconnoîtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi ! vous vous souvenez de mon nom ! vous le savez encore écrire ! .... En formant ce nom (1) votre main n'a-t-elle point tremblé ? ... Je m'égare, & c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire.

(1) On dit que *St. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il sur l'adresse.

Ah !

Ah ! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres ſentimens ?

Vous trouverez peut-être, que ſonger ſi fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop juſtifier la derniere. Vous vous trompez. Je me ſens bien ; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même, & ce qui me le prouve eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois, m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoiſſance, je vous aime autant que jamais, il eſt vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous eſt le retour de ma raiſon. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous ſert mieux que l'amour même. Non, ſi j'étois reſté coupable, vous ne me feriez pas auſſi chere.

Depuis que j'ai ceſſé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé ſur

mes vrais ſentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'alarme moins de ma foibleſſe. Qu'elle abuſe mon imagination, que cette erreur me ſoit douce encore, il ſuffit pour mon repos qu'elle ne puiſſe plus vous offenſer, & la chimere qui m'égare à ſa pourſuite me ſauve d'un danger réel.

O Julie! il eſt des impreſſions éternelles que le tems ni les ſoins n'effaçent point. La bleſſure guérit, mais la marque reſte, & cette marque eſt un ſeau reſpecté qui préſerve le cœur d'une autre atteinte. L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais en ceſſant d'être à vous, je ſuis reſté ſous votre garde. Je ne vous crains plus, mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non femme reſpectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre perſonne & l'amant de vos vertus: mais nos amours, nos premieres & uniques amours ne ſortiront jamais de mon cœur, La fleur de mes ans ne ſe flétrira point dans ma mémoire. Duſſé-je vivre des ſiecles entiers, le doux tems de ma jeuneſſe ne

peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon ſouvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre couſine.

Chere amie, il faut l'avouer; depuis que je n'oſe plus contempler vos charmes, je deviens plus ſenſible aux ſiens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés ſans jamais ſe fixer ſur aucune? Les miens l'ont revue avec trop de plaiſir peut être, & depuis mon éloignement ſes traits déja gravés dans mon cœur, y font une impreſſion plus profonde. Le ſanctuaire eſt fermé, mais ſon image eſt dans le temple. Inſenſiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été ſi je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous ſeule de me faire ſentir la différence de ce qu'elle m'inſpire à l'amour. Les ſens, libres de cette paſſion terrible, ſe joignent au doux ſentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela? Julie, ah! quelle différence! Où eſt l'enthouſiaſme? Où eſt l'idolâtrie? Où ſont ces divins égaremens de la raiſon, plus brillans, plus ſublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raiſon même? Un feu paſſager m'em-

braſe, un délire d'un moment me ſaiſit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui ſe le diſent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue ; ils ne ſont plus deux, ils ſont un.

Suis-je donc tranquille en effet ? Comment puis-je l'être ? elle eſt charmante, elle eſt votre amie & la mienne : la reconnoiſſance m'attache à elle ; elle entre dans mes ſouvenirs les plus doux ; que de droits ſur une ame ſenſible, & comment écarter un ſentiment plus tendre de tant de ſentimens ſi bien dus ! Hélas ! il eſt dit qu'entre elle & vous, je ne ſerai jamais un moment paiſible !

Femmes ! femmes ! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, ſympathie ! être ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés ! beauté plus

terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie, ô Claire ! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi ! ... J'ai vécu dans l'orage, & c'est toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur ! Celles du lac de Geneve ne ressemblent pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, submerge quelquefois, sans jamais former de long cours. Mais sur la mer tranquille en apparence, on se sent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & presqu'insensible ; on croit ne pas sortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits & les siens. Ce premier, cet unique amour qui fit le destin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né sans que je m'en fusse apperçu ; il m'entraînoit que je l'ignorois

encore ? je me perdis ſans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abymes ; le calme vient, je ne ſais plus où je ſuis. Au contraire, je vois, je ſens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'eſt, j'éprouve des tranſports paſſagers & ſans ſuite, je m'emporte un moment, & ſuis paiſible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaiſſeau, le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur content de ſes charmes ne leur prête point ſon illuſion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin ; c'eſt preſque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois conſtamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il eſt vrai qu'elle ſe préſente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureuſement, il m'eſt difficile de la voir ſeule. Enfin je la vois, & c'eſt bien aſſez ; elle ne m'a pas laiſſé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidélement ce que je ſuis pour l'une & pour l'autre. Tout le reſte de votre ſexe ne m'eſt plus rien ; mes longues peines me l'ont fait oublier,

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni (*a*).

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour ne pas m'exposer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison ? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester ?

(*a*) Ma carriere est finie au milieu de mes ans.

Devriez vous laiſſer prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faiſiez-vous renoncer à des ſoins que vous aviez réſolu de rendre inutiles ? Que ne lui diſiez-vous, laiſſez-le au bout du monde, puiſqu'auſſi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'eſt pas près de vous qu'eſt le danger, c'eſt en votre abſence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me pourſuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar, & je ſuis tranquille ; où fuirai-je ſi cet aſyle m'eſt ôté ? Tous les tems, tous les lieux me ſont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paſſé,dans le préſent l'une & l'autre m'agite à ſon tour;ainſi mon imagination toujours troublée ne ſe calme qu'à votre vue, & ce n'eſt qu'auprès de vous que je ſuis en ſûreté contre moi.Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais ſon effet eſt tout oppoſé ; en réprimant les tranſports que vous cauſiez autrefois, cet empire eſt plus grand, plus ſublime encore, la paix,

la ſérénité ſuccedent au trouble des paſſions ; mon cœur toujours formé ſur le vôtre aima comme lui, & devient paiſible à ſon exemple. Mais ce repos paſſager n'eſt qu'une treve, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne eſt en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me ſéparer d'elle ?

Mais les erreurs des ſens vous alarment ; vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis ; vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde ; vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a par craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! Eſtimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens? Je puis vous pardonner de mal penſer de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, ſi je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais aſſez loin de vous.

Quoi ! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaiſir ? Je ſouillerois ce ſéjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de reſpect ? Je pourrois être aſſez lâche.... eh ! comment le plus corrompu des hommes ne ſeroit-il pas touché d'un ſi charmant tableau ? Comment ne reprendroit-il pas dans cet aſyle l'amour de l'honnêteté ? Loin d'y porter ſes mauvaiſes mœurs, c'eſt-là qu'il iroit s'en défaire..... Qui ? moi, Julie, moi ?.... ſi tard ?.... ſous vos yeux? .... Chere amie, ouvrez-moi votre maiſon .... ſans crainte ; elle eſt pour moi le temple de la vertu ; par-tout j'y vois ſon ſimulacre auguſte, & ne puis ſervir qu'elle auprès de vous. Je ne ſuis pas un ange, il eſt vrai ; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples : on les fuit quand on ne leur veut pas reſſembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il falloit ſonger, le ſeul dont je m'occuperois ſi j'oſois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie ! ame bienfaiſante, amie incomparable ! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux tréſor qui

ſoit au monde après vous, vous faites plus, s'il eſt poſſible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie eſt une preuve d'eſtime non ſuſpecte. Dès cet inſtant je crois vraiment être homme de mérite; car je ſuis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'eſt cruel! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoiſſez; jugez-moi. Ce n'eſt pas aſſez que votre adorable couſine ſoit aimée; elle doit l'être comme vous, je le ſais; le ſera-t-elle? Le peut-elle être? Et dépend-il de moi de lui rendre ſur ce point ce qui lui eſt dû? Ah! ſi vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laiſſiez-vous un cœur à lui donner! un cœur auquel elle inſpirât des ſentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices! En eſt-il un moins digne d'elle que celui qui ſut vous aimer? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus in-

ſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux, loin de la conſoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? Elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte, & moi comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ſerois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du ſien. Je l'aime trop pour l'épouſer.

Mon bonheur ? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuſe ? L'un des deux peut-il ſe faire un ſort excluſif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe ? Je ſerois malheureux par ſes peines ſans être heureux par ſes bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité; mon cœur, mon cœur ſeul

empoisonneroit tout cela, & me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-tête, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié se resserre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réunissent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne seroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? Et de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit

malgré lui ? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien, il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Est-ce là l'hommage qu'elle doit attendre ? Est-ce là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter ? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien ?

Julie, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi seule m'est restée; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne, & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que

j'efpérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon fupplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaifons j'aurois à faire ! quelle femme au monde les pourroit foutenir ! Ah ! comment me confolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

Chere amie, n'ébranlez point des réfolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantiffement où je fuis tombé ; de peur qu'avec le fentiment de mon exiftence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes bleffures. Depuis mon retour j'ai fenti, fans m'en alarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je favois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déja fi tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me fuis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faifoit fupporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chofe des dou-

ceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le desir de la posséder ; content de passer ma vie entiere, comme j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (1) & douce qui tempere l'austérité de la vertu & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût besoin d'interpréter ou de

(1) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philosophe, entre deux jolies femmes, me paroît dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

ne

ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manieres, surement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de si parfait qu'elle, mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimeres, & à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au sujet de votre mari ; vous y trouverez

de bons avis à votre ufage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle eſt touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante elle ne vous mene au quiétiſme par une route oppoſée, & que vous montrant par-tout du riſque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquieſcer à rien. Chere amie, ne ſavez-vous pas que la vertu eſt un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occaſions, c'eſt mériter d'y ſuccomber; les fuir avec trop de ſoin, c'eſt ſouvent nous refuſer à de grands devoirs, & il n'eſt pas bon de ſonger ſans ceſſe aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes; mais dans quelque ſituation que me place déſormais la Providence, j'ai pour ſureté de moi les huit mois que j'ai paſſés à Clarens, & ne crains plus que perſonne m'ôte le prix que

vous m'avez fait mériter. Je ne ferai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaisons, on n'hésite plus sur le choix; tout jusqu'à mes fautes passées m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers & sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejetter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Etre suprême, sont très-favorables à cette opinion; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doué de toutes les facultés

néceſſaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déja donné. Il nous a donné la raiſon pour connoître ce qui eſt bien, la conſcience pour l'aimer (3), & la liberté pour le choiſir. C'eſt dans ces dons ſublimes que conſiſte la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en ſommes tous comptables.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces ſophiſmes; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur, plus fort que tous ſes argumens, les dément ſans ceſſe, & quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce ſoit, je ſens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces ſubtilités de l'école ſont vaines

---

(3) St. Preux fait de la conſcience morale un ſentiment & non pas un jugement, ce qui eſt contre les définitions des Philoſophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrere a raiſon.

précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi bien la vérité que le mensonge, & que soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimere. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée là! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (4).

---

(4) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, où quelle est la cause qui détermine la volonté?

L'Evêque de Cloyne a démontré que ſans rien changer aux apparences, la matiere & les corps pourroient ne pas exiſter; eſt-ce aſſez pour affirmer qu'ils n'exiſtent pas? En tout ceci la ſeule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui eſt plus ſimple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux beſoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des ſecours extraordinaires, dont celui qui abuſe des ſecours communs à tous eſt indigne, & dont celui qui en uſe bien n'a pas beſoin. Cette acception de perſonnes eſt injurieuſe à la Juſtice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine ſe déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'eſt-il pas d'honorer Dieu? Quelque reſpect que je doive au texte ſacré, j'en dois plus encore à ſon Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falſifiée ou inintelligible que Dieu injuſte ou malfaiſant. St. Paul ne veut pas que le vaſe diſe au potier, pourquoi m'as-tu fait ainſi? Cela eſt fort bien, ſi le potier n'exige du vaſe que des ſervices qu'il l'a mis en état de lui rendre; mais s'il s'en prenoit au vaſe

de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

S'ensuit-il de-là que la priere soit inutile ? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu, nous portent au-dessus de nous-mêmes ; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui (5). Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne, &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en

(5) Notre galant Philosophe après avoir imité la conduite d'Abelard semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la priere ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur ; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper ; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

reconnoiſſant ſa foibleſſe. Mais ſi l'on abuſe de l'oraiſon & qu'on devienne myſtique, on ſe perd à force de s'élever; en cherchant la grace, on renonce à la raiſon; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obſtinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui ſommes nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle?

Vous le ſavez, il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre eſt trop pure pour arriver jamais à ce point: mais l'excès qui produit l'égarement, commence avant lui, & c'eſt de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai ſouvent entendu blâmer les extaſes des Aſcetiques; ſavez-vous comment elles viennent! En prolongeant le tems qu'on donne à la priere, plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions, on devient inſpiré, prophete, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet; vous vous recueillez, vous priez ſans ceſſe: vous ne

voyez pas encore les Piétiſtes (6), mais vous liſez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de ſa diſciple ? Vous liſez Muralt, je le lis auſſi ; mais je choiſis ſes lettres, & vous choiſiſſez ſon inſtinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme ſage, & ſongez à vous. Femme pieuſe & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chere & reſpectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant, & vous donne les miens avec le zele d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indiſſolubles, ſes devoirs ſe confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent,

(6) Sorte de foux qui avoient la fantaiſie d'être Chrétiens, & de ſuivre l'Evangile à la lettre : à peu près comme font aujourd'hui les Méthodiſtes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janſéniſtes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous, qui fîtes toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez; quoi que vous ordonniez de moi, je me soumets, je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour, Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion;

je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet ou plutôt celui de votre époux, il le désapprouvera lui-même, & je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entiere décision. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le surprendre, mais auxquels il acquiescera sûrement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir, que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, est une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

De Mde. de Wolmar

A Saint-Preux.

Hé bien ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée? Et sur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages

d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement indiscret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le desir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroissez être, il ne falloit que prendre ce que je vous écris dans son sens le plus naturel. Mais il y a long-tems que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est comme votre vie, sublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des loix, à rompre avec vous, & pour me servir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous là l'esprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les

inconvéniens qui pouvoient le troubler ; je me ſuis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce, en vous faiſant un ſort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime ; il n'y avoit pas là, ce me ſemble, de quoi vous alarmer ſi fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime guere moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir ce que vous voulez ſans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien sûr que ſi votre ſéjour ici vous eſt agréable, il me l'eſt tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'eſt plus ſenſible que le ſoin qu'il a pris de vous appeller dans ſa maiſon, & de vous mettre en état d'y reſter. J'en conviens avec plaiſir, nous ſommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux beſoin de guides, & qui ſaura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le

connoît ſi bien ? Qui ſentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un ſi grand ſacrifice ? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui ; c'eſt une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque ſentiment qui m'anime ; voilà ce que je vous ai préféré. Ah mon ami ! je ſais rendre honneur à ce que mon cœur a ſi bien ſenti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'eſt dans cette délicateſſe qui ſurvit toujours au véritable amour, plutôt que dans les ſubtiles diſtinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raiſon de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois ſentir comme vous. Cette explication du moins eſt plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la ſienne, & vaut

mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il falloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même, qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous desirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, souvenez-vous du moment de votre arrivée: marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible ? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout & vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver

où après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous, sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois: Cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils on l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi, ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à desirer; sentir & jouir sont pour moi la même chose; je vis a la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bon-
heur

heur & de vie. O mort! viens quand tu voudras! Je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux ſentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai ſenti de plaiſir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus auſſi tout ce qui pouvoit troubler ce plaiſir m'a donné d'inquiétude. Laiſſons un moment à part cette morale craintive, & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins, que tout le charme de la ſociété qui régnoit entre nous eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſez un moment quelque intrigue ſecrete, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon de réſerve & de myſtere; à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit, on eſt contraint l'un devant l'autre, on cherche à ſe dérober, quand on ſe raſſemble on voudroit ſe fuir: la circonſpection, la bienſéance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ceux qu'on craint?

On se devient importun l'un à l'autre. . . . Julie importune !... importune à son ami !... non, non, cela ne sauroit être; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui de les avoir c'est à vous : nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez-y bien, puis dites-moi qu'il n'existe pas, & je n'y pense plus : car je connois votre droiture, & ce n'est pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une faute imprévue, très-sûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de solidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la chose au pis

comme vous faites ? Je n'envisage point les précautions à prendre, aussi sévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussitôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours ? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déja vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur succede est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connoît pas ; qu'il le sente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires, on apprend à préférer le meilleur ; mais pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre sûreté plus près peut-être que vous ne le croyez vous-même. Vous avez trop senti pour sentir long-tems ; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même, & vous n'avez plus de risque à courir.

Le ſort que je voulois vous faire eût anéanti ce riſque : mais indépendamment de cette conſidération , ce ſort étoit aſſez doux pour devoir être envié pour lui-même , & ſi votre délicateſſe vous empêche d'oſer y prétendre , je n'ai pas beſoin que vous me diſiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne ſe mêle à vos raiſons des prétextes plus ſpécieux que ſolides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous diſpenſe & qui n'intéreſſent plus perſonne , vous ne vous faſſiez une fauſſe vertu de je ne ſais quelle vaine conſtance plus à blâmer qu'à louer , & déſormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déja dit autrefois , c'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel ; ſi le vôtre ne l'étoit pas , il l'eſt devenu ; c'en eſt aſſez pour l'annuller. La promeſſe qu'il faut tenir ſans ceſſe eſt celle d'être honnête homme , & toujours ferme dans ſon devoir , changer quand il change , ce n'eſt pas légéreté , c'eſt conſtance. Vous fîtes bien , peut-être , alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande , vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons examiner à loiſir. En attendant, je ne ſuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas ſaiſi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous ſoit moins cruelle, ſi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abſence de ma couſine. Depuis ſon retour & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques converſations générales ſur un ſecond mariage, elle m'en a paru ſi éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne falût uſer de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre ſa répugnance, même en votre faveur; car il eſt un point ou l'empire de l'amitié doit reſpecter celui des inclinations & les principes que chacun ſe fait ſur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui ſe les impoſe.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient ſi bien à tous, il vous tireroit ſi honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il

nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'est pas même assez que vous soyez mon cousin. Ah! je voudrois que vous fussiez mon frere!

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié, de ma confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire, & que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils, mais n'imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en serai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n'est pas adoucie par cette consolation? Quel éloignement ne supporte-t-on pas par l'espoir de finir ses jours ensemble? Je ferai

plus ; je ſuis prête à vous confier un de mes enfans ; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes : quand vous me le ramenerez , je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable vous banniſſez enfin vos chimeres , & voulez mériter ma couſine ? venez , aimez-la , ſervez-la , achevez de lui plaire , en vérité , je crois que vous avez déja commencé ; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe , je vous aiderai de tout mon pouvoir : faites enfin le bonheur de l'un & de l'autre , & rien ne manquera plus au mien. Mais , quelque parti que vous puiſſiez prendre , après y avoir ſérieuſement penſé , prenez-le en toute aſſurance , & n'outragez plus votre amie en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous , je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la diſpute comme avec votre adverſaire aux échecs , vous attaquez en vous défendant. Vous vous excuſez d'être Philoſophe en m'accuſant d'être dévote ; c'eſt comme ſi j'avois renoncé au vin lorſqu'il vous eut

enivré. Je suis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir? Soit; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire; elle veut servir Dieu plus noblement: elle porte jusqu'au Ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres Philosophes! ... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raison dans tous les tems. Avec du sentiment & des lumieres, j'ai voulu me gouverner, & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelqu'autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse; c'est lui qui vous éleve, & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas. Pourquoi me sentant bien née ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connoissois que ma force;

elle n'a pu me ſuffire. Toute la réſiſtance qu'on peut tirer de ſoi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai ſuccombé; comment font celles qui réſiſtent? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas penſé. Dans le regne des paſſions, elles aident à ſupporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'eſpérance à côté du deſir. Tant qu'on deſire on peut ſe paſſer d'être heureux; on s'attend à le devenir; ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouiſſance qui ſupplée à la réalité, qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à deſirer! il perd, pour ainſi dire, tout ce qu'il poſſede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il

desire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, qu'hors (1) l'Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les

---

(1) Il falloit, *que hors*, & sûrement Mde. de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertence, il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux regles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

comprend toutes. Vivre ſans peine n'eſt pas un état d'homme ; vivre ainſi c'eſt être mort. Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature ; il ſeroit privé du plaiſir de deſirer ; toute autre privation ſeroit plus ſupportable (2).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que ſujets de contentement, & je ne ſuis pas contente. Une laugueur ſecrete s'inſinue au fond de mon cœur ; je le ſens vuide & gonflé, comme vous diſiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'eſt cher, ne ſuffit pas pour l'occuper ; il lui reſte une force inutile, dont il ne ſait que faire. Cette peine eſt bizarre, j'en conviens ; mais elle n'eſt pas moins réelle.

---

(2) D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain ; ſurtout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables ! ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres fraix ?

Mon ami, je ſuis trop heureuſe; le bonheur m'ennuie (3).

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas qu'elle ſorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me ſuffiſe. Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi? Aimera-t-elle mieux ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſes amis, ſes proches? En ſera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de ſon goût! Sera-t-elle plus libre d'en choiſir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure ſanté? Aura-t-elle plus de reſſources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiete; mon cœur ignore ce qui lui manque; il deſire ſans ſavoir quoi.

---

(3) Quoi Julie! auſſi des contradictions! Ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne ſoyez pas, non plus trop d'accord avec vous-même! Au reſte, j'avoue que cette lettre me paroît le chant du cigne.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui ſuffiſe, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la ſource du ſentiment & de l'être, elle y perd ſa ſécheresse & ſa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même; elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple, & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpere être un jour le ſien.

Vous ſouriez; je vous entends, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraiſon que je confeſſe aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'eſt que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le juſtifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût ſoit ſagé, je dis ſeulement qu'il eſt doux, qu'il ſupplée au ſentiment du bonheur qui s'épuiſe, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel

intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter sans doute ; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du Philosophe avec ses grands principes, ou du Chrétien dans sa simplicité ? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire ? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées ? L'ivresse a ses plaisirs, disiez-vous. Eh bien, ce délire en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche, & dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le sais bien ; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il

nous impose ; c'est faire en vue de lui plaire, tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

il cor gradisce ;
E serve a lui chi'l suo dover compisce (*a*).

Il faut premiérement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la regle que je tâche de suivre ; je ne prens point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaisirs qui sont à ma portée, je m'interdirois le plus sensible & le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit sur mon ame ce penchant qui semble si fort vous déplaire, & je n'y sais rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre, au moins sitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premiérement je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me fasse souffrir

---

(*a*) Le cœur lui suffit, & qui fait son devoir le prie. *Met.*

quand j'en ſuis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en diſtrait. Il ne me donne point, non plus, de diſtractions dans la journée, & ne jette ni dégoût ni impatience ſur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'eſt néceſſaire, c'eſt quand quelque émotion m'agite, & que je ſerois moins bien par-tout ailleurs. C'eſt là que rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raiſon. Si quelque ſouci me trouble, ſi quelque peine m'afflige, c'eſt là que je les vais dépoſer. Toutes ces miſeres s'évanouiſſent devant un plus grand objet. En ſongeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être ſenſible à de ſi foibles chagrins, & d'oublier de ſi grandes graces. Il ne me faut des ſéances ni fréquentes ni longues. Quand la triſteſſe m'y ſuit malgré moi, quelques pleurs verſés devant celui qui conſole, ſoulagent mon cœur à l'inſtant. Mes réflexions ne ſont jamais ameres ni douloureuſes, mon repentir même eſt exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je ſers eſt un Dieu clément, un pere; ce qui

me

me touche eſt ſa bonté ; elle efface à mes yeux tous ſes autres attributs ; elle eſt le ſeul que je conçois. Sa puiſſance m'étonne, ſon immenſité me confond, ſa juſtice . . . il a fait l'homme foible ; puiſqu'il eſt juſte, il eſt clément. Le Dieu vengeur eſt le Dieu des méchans ; je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix ! Dieu de bonté, c'eſt toi que j'adore ! c'eſt de toi, je le ſens, que je ſuis l'ouvrage, & j'eſpere te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne ſaurois vous dire combien ces idées jettent de douceur ſur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En ſortant de mon cabinet ainſi diſpoſée, je me ſens plus légere & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras diſparoiſſent ; rien de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile & coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaiſance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en ſuis plus agréable. Mon mari même en eſt plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, eſt un opium pour l'ame.

Elle égaie, anime & ſoutient quand on en prend peu : une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue ; j'eſpere ne pas aller juſques-là.

Vous voyez que je ne m'offenſe pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu ; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une eſpece d'emploi qui diſpenſe de tout autre. Ainſi cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait, ce me ſemble, de remplir avec ſoin ſes devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ſes enfans, de gouverner ſagement ſa maiſon, que d'aller compoſer des livres de dévotion, diſputer avec des évêques, & ſe faire mettre à la Baſtille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage myſtique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu des ſentimens imités de l'amour terreſtre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus

on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel, & comment une honnête femme oſe-t-elle imaginer avec aſſurance des objets qu'elle n'oſeroit regarder (4).

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profeſſion, c'eſt cette âpreté de mœurs qui les rend inſenſibles à l'humanité, c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte du monde. Dans leur élévation ſublime s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi humiliante, ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel, leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zele eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare

(4) Cette objection me paroît tellement ſolide & ſans réplique, que ſi j'avois le moindre pouvoir dans l'Egliſe, je l'emploierois à faire retrancher de nos livres ſacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu ſi tard.

que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre ; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce sera surement sans le vouloir, & j'espere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été longtems sur le sort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureusement la sage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raison, ses entretiens consolans & sensés, les vôtres, ont tout-à-fait dissipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve ? Quelle charité peut-on conserver parmi des damnés ?

Les aimer ce seroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains? Jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point si légérement l'enfer à nos freres. Eh ! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis ! de quel poids vous avez soulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison, aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur tout le reste, j'ai pris pour regle votre ancienne réponse à M. de Wolmar. Est-on maître de croire ou de ne pas croire ? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter ? Non ; la conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la regle de nos devoirs ; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire ;

elle ne nous apprend point à bien raiſonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé ſa face. Il ne fuit point la vérité, c'eſt la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer perſonne, il eſt bien aiſe qu'on ne penſe pas comme lui. Il aime nos ſentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre eſpoir, nos conſolations, tout lui échappe. Il fait le bien ſans attendre de récompenſe ; il eſt plus vertueux, plus déſintéreſſé que nous. Hélas ! il eſt à plaindre ! mais de quoi ſera-t-il puni ? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu ; voilà ce que le Ciel exige & qu'il récompenſe ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de ſa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'eſt croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'eſt l'homme juſte ; les vrais incrédules ſont les méchans.

Ne ſoyez donc pas étonné, mon aimable ami, ſi je ne diſpute pas avec vous ſur pluſieurs points de votre lettre où nous ne

sommes pas de même avis. Je sais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté ? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere, s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement ? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise ; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce

degré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Respectons ses décrets en silence & faisons notre devoir ; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens & de raison que M. de Wolmar ? Quelqu'un plus sincere, plus droit, plus juste, plus vrai, moins livré à ses passions, qui ait plus à gagner à la Justice divine & à l'immortalité de l'ame ? Connoissez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard, plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu, plus certain de son existence, plus pénétré de sa majesté suprême, plus zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir ? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens ; vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de collége, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles, mais

vives & profondes à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain, & sur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé ? Ils ont redoublé l'estime l'un pour l'autre, mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche guere ; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai résolu de ne plus dire à mon mari un seul mot de Religion, que quand il s'agira de rendre raison de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente sur le besoin qu'il en a. Je vous avoue même que tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zele pour sa conversion. Je voudrois au prix de mon sang, le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde, c'est pour son bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'est-il point privé ? Quel sentiment peut le con-

ſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il enviſager la mort ? Non, je l'eſpere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reſte une reſſource pour l'en tirer, & j'y conſacre le reſte de ma vie ; ce n'eſt plus de le convaincre, mais de le toucher ; c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter. Ah ! mon ami, quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien ! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà déſormais la tâche que je m'impoſe ; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar eſt froid, mais il n'eſt pas inſenſible. Quel tableau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant ! quand ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire, quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa

maiſon ! quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire : Non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici !

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble, & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplait ou vous épouvante, écoutez votre conſcience ; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement ; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les ſoins & le cœur d'une bonne amie, qui s'eſt fait un plaiſir de l'orner. Vous y trouverez auſſi un petit aſſortiment de livres qu'elle a choiſis à Geneve, meilleurs & de meilleur goût que l'*Adone*, quoiqu'il y ſoit auſſi par plaiſanterie. Au reſte, ſoyez diſcret, car comme elle ne veut pas que vous ſachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Château de Chillon (5) que nous devions tous faire enſemble, ſe fera demain ſans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la faſſe avec plaiſir. M. le Baillif nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laiſſé d'excuſe; mais je ne ſais pourquoi je voudrois être déja de retour.

---

(5) Le Château de Chillon, ancien ſéjour des Baillifs de Vevai, eſt ſitué dans le lac ſur un rocher qui forme une preſqu'Iſle, & autour duquel j'ai vu ſonder à plus de cent cinquante braſſes qui font près de 800 pieds, ſans trouver le fond. On a creuſé dans ce rocher des caves & des cuiſines au-deſſous du niveau de l'eau qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'eſt là que fut détenu ſix ans priſonnier François Bonnivard, Prieur de St. Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reſte, l'année où ces dernieres lettres paroiſſent avoir été écrites, il y avoit très-long-tems que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On ſuppoſera ſi l'on veut, que celui de ce tems là y étoit allé paſſer quelques jours.



LETTRE IX.

DE FANCHON ANET

A SAINT PREUX.

AH ! Monſieur ! ah ! mon bienfaiteur ! que me charge-t-on de vous apprendre ? .... Madame ! ..... ma pauvre maîtreſſe..... O Dieu ! je vois déja votre frayeur.... mais vous ne voyez pas notre déſolation.... Je n'ai pas un moment à perdre ; il faut vous dire.... il faut courir.... je voudrois déja vous avoir tout dit.... Ah ! que deviendrez-vous quand vous ſaurez notre malheur ?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monſieur le Baron, qui alloit en Savoie paſſer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas ; puis on ſe promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monſieur. Madame ſuivoit, tenant d'une main Henriette, & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec

l'aîné. Monſeigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie, & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pouſſe un cri perçant; Madame ſe retourne, voit tomber ſon fils, part comme un trait, & s'élance après lui....

Ah! miſérable! que n'en fis-je autant! que n'y ſuis-je reſtée!.... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit ſauter après ſa mere.... elle ſe débattoit en ſerrant l'autre entre ſes bras... on n'avoit là ni gens ni bateau, il fallut du tems pour les retirer.... l'enfant eſt remis, mais la mere.... le ſaiſiſſement, la chûte, l'état où elle étoit.... qui ſait mieux que moi combien cette chûte eſt dangereuſe!... elle reſta très-long-tems ſans connoiſſance. A peine l'eut-elle repriſe qu'elle demanda ſon fils..... avec quels tranſports de joie elle l'embraſſa! je la crus ſauvée; mais ſa vivacité ne dura qu'un moment; elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'eſt trouvée mal pluſieurs fois. Sur quelques

ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je ſuis trop malheureuſe, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe eſt plus changée qu'elle. Tout le monde eſt dans une agitation.... Je ſuis la plus tranquille de toute la maiſon.... de quoi m'inquiéterois-je ?.... Ma bonne maîtreſſe ! Ah ! ſi je vous perds, je n'aurai plus beſoin de perſonne.... Oh mon cher Monſieur ! que le bon Dieu vous ſoutienne dans cette épreuve.... Adieu.... le Médecin ſort de la chambre. Je cours au-devant de lui..... s'il nous donne quelque bonne eſpérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....

LETTRE X.

A SAINT PREUX.

Commencée par Madame d'Orbe & achevée par M. de Wolmar.

MORT DE JULIE.

C'EN eſt fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux viſionnaire ? Jamais vous ne la reverrez.... le voile.... Julie n'eſt....

Elle vous a écrit. Attendez ſa lettre : honorez ſes dernieres volontés. Il vous reſte de grands devoirs à remplir ſur la terre.

LETTRE XI.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR

A SAINT-PREUX.

J'AI laissé passer vos premieres douleurs en silence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs, mon cœur se plait à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misere ; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie, c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent se jetter après leur enfant : l'accident, la fievre, la mort sont de la nature : c'est le sort commun des mortels ; mais l'emploi de ses derniers momens, ses discours,

ses sentimens, son ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : personne, que je sache, n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi, l'émotion, la chute, l'évacuation de l'eau lui laisserent une longue foiblesse dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda son fils, il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ses caresses qu'elle devint tout-à-fait tranquille, & consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit asseoir autour de son lit, la Fanchon, sa cousine & moi. Elle nous parla de ses enfans, des soins assidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit prise, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir sa part des mêmes soins, & nous chargeoit tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit ſur tous ſes projets, ſur les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les obſervations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mere, auſſi long-tems qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoit, penſois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chere; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ſes fils comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille elle embraſſa tous les tems, & ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abrégé, mais avec force & clarté le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

Toutes ces idées ſur l'éducation des jeunes perſonnes & ſur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours ſur elle-même, ne pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de ſa couſine, & la preſſoit à chaque inſtant contre ſa bouche en ſanglotant pour toute réponſe; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auſſi dans les yeux, mais qu'elle n'oſoit pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Auſſi-tôt je me dis: elle ſe voit morte. Le ſeul eſpoir qui me reſta fut que la frayeur pouvoit l'abuſer ſur ſon état & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureuſement je la connoiſſois trop pour compter beaucoup ſur cette erreur. J'avois eſſayé pluſieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des diſcours qu'on pouvoit reprendre à loiſir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le ſilence! & puis je me ſens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des ſujets utiles, qu'à battre ſans raiſon la campagne.

L'arrivée du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il falut les éloigner sous différens prétextes pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit; la présence de sa cousine la tenoit en respect. Quand il sortit, je le suivis; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger, il faloit le cacher à Mde. d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il faloit plus de tems pour établir

un pronoſtic aſſuré, que la nuit prochaine décideroit du ſort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troiſieme jour. La Fanchon ſeule fut témoin de ce diſcours ; & après l'avoir engagée, non ſans peine, à ſe contenir, on convint de ce qui ſeroit dit à Mde. d'Orbe & au reſte de la maiſon.

Vers le ſoir Julie obligea ſa couſine, qui avoit paſſé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y paſſer la ſuivante, à s'aller repoſer quelques heures. Durant ce tems, la malade ayant ſu qu'on alloit la ſaigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeler & lui tint ce diſcours : « Monſieur du Boſſon, » quand on croit devoir tromper un malade » craintif ſur ſon état, c'eſt une précaution » d'humanité que j'approuve ; mais c'eſt une » cruauté de prodiguer également à tous des » ſoins ſuperflus & déſagréables, dont plu» ſieurs n'ont aucun beſoin. Preſcrivez-moi » tout ce que vous jugerez m'être verita» blement utile, j'obéirai ponctuellement. » Quant aux remedes qui ne ſont que pour » l'imagination, faites-m'en grace ; c'eſt » mon corps & non mon eſprit qui ſouffre,

» & je n'ai pas peur de finir mes jours, mais » d'en mal employer le reste. Les derniers » momens de la vie sont trop précieux pour » qu'il soit permis d'en abuser. Si vous ne » pouvez prolonger la mienne, au moins » ne l'abrégez pas, en m'ôtant l'emploi du » peu d'instans qui me sont laissés par la » nature. Moins il m'en reste, plus vous » devez les respecter. Faites-moi vivre ou » laissez-moi : je saurai bien mourir seule ». Voilà comment cette femme si timide & si douce dans le commerce ordinaire, savoit trouver un ton ferme & sérieux dans les occasions importantes.

La nuit fut cruelle & décisive. Etouffement, oppression, syncope, la peau seche & brûlante. Une ardente fievre durant laquelle on l'entendoit souvent appeler vivement Marcellin, comme pour le retenir, & prononcer aussi quelquefois un autre nom, jadis si répété dans une occasion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara sans détour qu'il n'estimoit pas qu'elle eût pour trois jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet affreux secret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le

fond de mon cœur, ſans ſavoir quel uſage j'en devois faire. J'allai ſeul errer dans les boſquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non ſans quelques triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans ma vieilleſſe à cet état ſolitaire dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidélement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéreſſé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je ſentois cet engagement ſur ma conſcience: mais quoi! pour un devoir chimérique & ſans utilité, faloit-il contriſter ſon ame, & lui faire à longs traits ſavourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution ſi cruelle? Lui annoncer ſa derniere heure, n'étoit-ce pas l'avancer? Dans un intervalle ſi court, que deviennent les deſirs, l'eſpérance, élémens de la vie? Eſt-ce en jouir encore que de ſe voir ſi près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me ſuivoit par-tout;

j'en traînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibere, est-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe est-ce que je raisonne, est-ce sur son systême ou sur le mien ? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse, il est vrai, mais quelle démonstration l'établit ? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même, mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer quand il s'agit d'elle, ma simple opinion que je reconnois douteuse, à son opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien, la disposition de sa derniere heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, selon moi, elle ne sentira plus rien : mais si

peut-être elle avoit raiſon, quelle différence ! Des biens ou des maux éternels ! Peut-être ... ce mot eſt terrible ... malheureux ! riſque ton ame & non la ſienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu ſuſpecte l'incertitude que vous avez ſi ſouvent attaquée. Ce n'eſt pas la derniere fois qu'il eſt revenu depuis ce tems-là. Quoi qu'il en ſoit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris ſur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis ſortir tout le monde, & je m'aſſis ; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions néceſſaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit, & me comprit à l'inſtant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main ? Non, mon ami, je me ſens bien : la mort me preſſe, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long diſcours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit ſon teſtament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le ſien, ſes dernieres diſpoſitions auroient ſuffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnoit, mais qu'on ne savoit rien de positif & que du Bosson s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra s'il lui vient d'un autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela sur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le tems, ou vous risquez de rester sans amie & de laisser vos enfans sans mere.

Elle me parla de son pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de se contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami croyant sa fille noyée, étoit tombé d'effroi sur l'escalier, & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de

revoir ſon pere la toucha ſenſiblement, & la certitude que cette eſpérance étoit vaine, ne fut pas le moindre des maux qu'il me falut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier ; dans l'accablement où elle étoit, elle eſſaya de prendre un peu de repos durant la journée ; je n'appris que le ſurlendemain qu'elle ne l'avoit pas paſſée toute entiere à dormir.

Cependant la conſternation régnoit dans la maiſon. Chacun dans un morne ſilence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'oſoit interroger perſonne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit ſavoir. On ſe diſoit, s'il y a quelque bonne nouvelle on s'empreſſera de la dire ; s'il y en a de mauvaiſes, on ne les ſaura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient ſaiſis, c'étoit aſſez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Mde. d'Orbe étoit la ſeule active & parlante. Si-tôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller repoſer dans la ſienne, elle par-

couroit toute la maiſon, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on diſoit. Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu; mais elle cherchoit à ſe tromper elle-même, & à récuſer le témoignage de ſes yeux. Ceux qu'elle queſtionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à queſtionner les autres, & toujours avec une inquiétude ſi vive, avec un air ſi effrayant, qu'on eût ſu la vérité mille fois ſans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle ſe contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit ſous les yeux la diſpoſoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit ſur-tout de lui laiſſer voir ſes alarmes, mais elle réuſſiſſoit mal à les cacher. On appercevoit ſon trouble dans ſon affectation même à paroître tranquille. Julie de ſon côté n'épargnoit rien pour l'abuſer. Sans exténuer ſon mal, elle en parloit preſque comme d'une choſe paſſée, & ne ſembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour ſe remettre. C'étoit encore un de mes ſupplices de les voir chercher à

ſe raſſurer mutuellement, moi qui ſavois ſi bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'eſpoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui propoſa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, couſine? Mon mal ne ſe gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit, le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois beſoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit paſſé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Mde. d'Orbe étoit la veille, je jugeai du déſeſpoir où j'allois la trouver, & des fureurs dont je ſerois le témoin. En entrant je la vis aſſiſe dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & preſque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faiſant tout ce qu'on lui

disoit, sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille, sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre: mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrette joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque tems, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec soin; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance; elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée, ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés; l'air avoit été changé; on y sentoit une odeur agréable; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin: la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend

compagnie, que d'une campagnarde qui attend ſa derniere heure. Elle vit ma ſurpriſe, elle en ſourit, & liſant dans ma penſée, elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus queſtion que d'eux, & vous pouvez juger, ſi, ſe ſentant prête à les quitter, ſes careſſes furent tiédes & modérées! j'obſervai même qu'elle revenoit plus ſouvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embraſſemens, ces ſoupirs, ces tranſports étoient des myſteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendreſſe de leur âge; ils ne comprenoient rien à ſon état, au redoublement de ſes careſſes, à ſes regrets de ne les voir plus; ils nous voyoient triſtes & ils pleuroient: ils n'en ſavoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres; ils craignent de ſouffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris; quand

quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru ſtupides. La ſeule Henriette, un peu plus âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumieres ſe développent plutôt, paroiſſoit troublée & alarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfans. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans ſon caractere ſur l'imbécille vanité de Veſpaſien qui reſta couché tandis qu'il pouvoit agir, & ſe leva lorſqu'il ne put plus rien faire (1). Je ne ſais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout, mais je ſais bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché ſon cœur ſur ſes

(1) Ceci n'eſt pas bien exact. Suetone dit, que Veſpaſien travailloit comme à l'ordinaire dans ſon lit de mort, & donnoit même ſes audiences; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu ſe lever pour donner ſes audiences, & ſe recoucher pour mourir. Je ſais que Veſpaſien ſans être un grand homme étoit au moins un grand Prince. N'importe; quelque rôle qu'on ait pu faire durant ſa vie, on ne doit point jouer la comédie à ſa mort.

enfans ; après les avoir pris chacun à part, ſur tout Henriette qu'elle tint fort longtems, & qu'on entendoit plaindre & ſangloter en recevant ſes baiſers, elle les appella tous trois, leur donna ſa bénédiction, & leur dit en leur montrant Mde. d'Orbe, allez, mes enfans, allez vous jetter aux pieds de votre mere : voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'inſtant ils courent à elle, ſe mettent à ſes genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur ſeconde mere. Claire ſe pencha ſur eux ; mais en les ſerrant dans ſes bras elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémiſſemens, elle ne put jamais prononcer un ſeul mot, elle étouffoit. Jugez ſi Julie étoit émue ! Cette ſcene commençoit à devenir trop vive ; je la fis ceſſer.

Ce moment d'attendriſſement paſſé, l'on ſe remit à cauſer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie ſe fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement ſur ſon viſage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un eſprit très-

libre de soins ; rien ne lui échapoit, elle étoit à la conversation comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre, pour nous quitter le moins qu'il se pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le sallon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisiniere, tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuser, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison, attentive à faire ses honneurs, n'auroit pas en pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de

tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne ſavois plus qu'imaginer; je n'y étois plus.

Après le dîner, on annonça Monſieur le Miniſtre. Il venoit comme ami de la maiſon, ce qui lui arrivoit fort ſouvent. Quoique je ne l'euſſe point fait appeler, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de ſon arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonſtance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaiſir. Sa préſence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappellez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer ſa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû ſelon moi produire cette affreuſe nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement? Quoi! cette femme dévote qui dans l'état de ſanté ne paſſe pas un jour ſans ſe recueillir, qui fait un de ſes plaiſirs de la priere, n'a plus que deux jours à vivre, elle ſe voit prête à paroître devant le Juge redoutable; & au lieu de ſe préparer à ce moment terrible,

au lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leurs repas; & dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut! Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix? Tout cela formoit à mon sens une enigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me sembloit pourtant que c'étoit le tems de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance, & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me serois guere attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet, que mes opinions indiscrétement soutenues

n'euſſent enfin trop gagné ſur elle. Je n'avois pas adopté les ſiennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'euſſe été malade je ſerois certainement mort dans mon ſentiment, mais je deſirois qu'elle mourût dans le ſien, & je trouvois, pour ainſi dire, qu'en elle je riſquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes; je ne les trouve pas raiſonnables, & cependant elles ont exiſté. Je ne me charge pas de les juſtifier; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aiſé de prévoir que tôt ou tard le Paſteur ameneroit la converſation ſur ce qui fait l'objet de ſon miniſtere; & quand Julie eût été capable de déguiſement dans ſes réponſes, il lui eût été bien difficile de ſe déguiſer aſſez pour qu'attentif & prévenu, je n'euſſe pas démêlé ſes vrais ſentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laiſſe à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui ſervirent de tranſitions au Miniſtre pour venir à ſon ſujet; je laiſſe encore ce qu'il lui dit de touchant ſur le bonheur

de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé ſur certains points des ſentimens qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Egliſe , c'eſt-à-dire , avec celle que la plus ſaine raiſon pouvoit déduire de l'Ecriture ; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre , il eſpéroit qu'elle vouloit mourir ainſi qu'elle avoit vécu dans la communion des fideles, & acquieſcer en tout à la commune profeſſion de foi.

Comme la réponſe de Julie étoit déciſive ſur mes doutes , & n'étoit pas , à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation , je vais vous la rapporter preſque mot-à-mot , car je l'avois bien écoutée , & j'allai l'écrire dans le moment.

« Permettez-moi , Monſieur , de com-
» mencer par vous remercier de tous les
» ſoins que vous avez pris de me conduire
» dans la droite route de la morale & de
» la foi chrétienne , & de la douceur avec
» laquelle vous avez corrigé ou ſupporté
» mes erreurs quand je me ſuis égarée.
» Pénétrée de reſpect pour votre zele , &

» de reconnoissance pour vos bontés, je
» déclare avec plaisir que je vous dois toutes
» mes bonnes résolutions, & que vous m'a-
» vez toujours portée à faire ce qui étoit
» bien, & à croire ce qui étoit vrai.

» J'ai vécu & je meurs dans la commu-
» nion protestante qui tire son unique regle
» de l'Ecriture Sainte & de la raison; mon
» cœur a toujours confirmé ce que pro-
» nonçoit ma bouche, & quand je n'ai
» pas eu pour vos lumieres toute la doci-
» lité qu'il eût falu peut-être, c'étoit un
» effet de mon aversion pour toute espece
» de déguisement; ce qu'il m'étoit impossi-
» ble de croire, je n'ai pu dire que je le
» croyois; j'ai toujours cherché sincére-
» ment ce qui étoit conforme à la gloire
» de Dieu & à la vérité. J'ai pu me trom-
» per dans ma recherche; je n'ai pas l'or-
» gueil de penser avoir eu toujours raison;
» j'ai peut-être eu toujours tort; mais mon
» intention a toujours été pure, & j'ai tou-
» jours cru ce que je disois croire. C'étoit
» sur ce point tout ce qui dépendoit de
» moi. Si Dieu n'a pas éclairé ma raison
» au-delà, il est clément & juste; pour-

» roit-il me demander compte d'un don » qu'il ne m'a pas fait ?

» Voilà, Monſieur, ce que j'avois d'eſ- » ſentiel à vous dire ſur les ſentimens que » j'ai profeſſés. Sur tout le reſte mon état » préſent vous répond pour moi. Diſtraite » par le mal, livrée au délire de la fievre, » eſt-il tems d'eſſayer de raiſonner mieux » que je n'ai fait jouiſſant d'un entende- » ment auſſi ſain que je l'ai reçu ? Si je » me ſuis trompée alors, me tromperois-je » moins aujourd'hui, & dans l'abattement » où je ſuis dépend-il de moi de croire » autre choſe que ce que j'ai cru étant en » ſanté ? C'eſt la raiſon qui décide du ſen- » timent qu'on préfere, & la mienne ayant » perdu ſes meilleures fonctions, quelle au- » torité peut donner ce qui m'en reſte aux » opinions que j'adopterois ſans elle ? Que » me reſte-t-il donc déſormais à faire ? C'eſt » de m'en rapporter à ce que j'ai cru ci- » devant : car la droiture d'intention eſt » la même, & j'ai le jugement de moins. » Si je ſuis dans l'erreur, c'eſt ſans l'ai- » mer ; cela ſuffit pour me tranquilliſer ſur » ma croyance.

» Quant à la préparation à la mort, Mon-
» ſieur, elle eſt faite ; mal, il eſt vrai,
» mais de mon mieux, & mieux du moins
» que je ne la pourrois faire à préſent. J'ai
» tâché de ne pas attendre pour remplir cet
» important devoir que j'en fuſſe incapable.
» Je priois en ſanté ; maintenant je me ré-
» ſigne. La priere du malade eſt la patience :
» la préparation à la mort eſt une bonne
» vie ; je n'en connois point d'autre. Quand
» je converſois avec vous, quand je me re-
» cueillois ſeule, quand je m'efforçois de
» remplir les devoirs que Dieu m'impoſe ;
» c'eſt alors que je me diſpoſois à paroître
» devant lui ; c'eſt alors que je l'adorois
» de toutes les forces qu'il m'a données ;
» que ferois-je aujourd'hui que je les ai per-
» dues ; mon ame aliénée eſt-elle en état de
» s'élever à lui ? Ces reſtes d'une vie à demi-
» éteinte, abſorbés par la ſouffrance, ſont-
» ils dignes de lui être offerts ? Non, Mon-
» ſieur ; il me les laiſſe pour être donnés à
» ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il veut
» que je quitte ; je leur fais mes adieux pour
» aller à lui ; c'eſt d'eux qu'il faut que je
» m'occupe : bientôt je m'occuperai de lui

» ſeul. Mes derniers plaiſirs ſur la terre ſont
» auſſi mes derniers devoirs ; n'eſt-ce pas le
» ſervir encore & faire ſa volonté que de
» remplir les ſoins que l'humanité m'im-
» poſe, avant d'abandonner ſa dépouille ?
» Que faire pour appaiſer des troubles que
» je n'ai pas ? Ma conſcience n'eſt point agi-
» tée ; ſi quelquefois elle m'a donné des
» craintes, j'en avois plus en ſanté qu'au-
» jourd'hui. Ma confiance les efface ; elle
» me dit que Dieu eſt plus clément que je
» ne ſuis coupable, & ma ſécurité redouble
» en me ſentant approcher de lui. Je ne lui
» porte point un repentir imparfait, tardif
» forcé, qui, dicté par la peur ne ſauroit
» être ſincere, & n'eſt qu'un piége pour le
» tromper. Je ne lui porte pas le reſte & le
» rebut de mes jours, pleins de peine &
» d'ennuis, en proie à la maladie, aux
» douleurs, aux angoiſſes de la mort, &
» que je ne lui donnerois que quand je n'en
» pourrois plus rien faire. Je lui porte ma
» vie entiere, pleine de péchés & de fautes,
» mais exempte de remords de l'impie & des
» crimes du méchant.

» A quels tourmens Dieu pourroit-il con-
» damner mon ame ? Les réprouvés, dit-on,
» le haïssent ! Il faudroit donc qu'il m'em-
» pêchât de l'aimer ? Je ne crains pas d'aug-
» menter leur nombre. O grand Etre ! Etre
» éternel, suprême intelligence, source de
» vie & de félicité, Créateur, Conserva-
» teur, Pere de l'homme & Roi de la nature,
» Dieu très-puissant, très-bon, dont je ne
» doutai jamais un moment, & sous les
» yeux duquel j'aimai toujours à vivre ! je
» le sais, je m'en réjouis, je vais paroître
» devant ton trône. Dans peu de jours mon
» ame libre de sa dépouille commencera de
» t'offrir plus dignement cet immortel hom-
» mage qui doit faire mon bonheur durant
» l'éternité. Je compte pour rien tout ce que
» je ferai jusqu'à ce moment. Mon corps
» vit encore, mais ma vie morale est finie.
» Je suis au bout de ma carriere, & déja
» jugée sur le passé. Souffrir & mourir est
» tout ce qui me reste à faire; c'est l'affaire
» de la nature : mais moi, j'ai tâché de
» vivre de maniere à n'avoir pas besoin de
» songer à la mort, & maintenant qu'elle

» approche, je la vois venir ſans effroi. » Qui s'endort dans le ſein d'un pere n'eſt » pas en ſouci du réveil ».

Ce diſcours prononcé d'abord d'un ton grave & poſé, puis avec plus d'accent, & d'une voix plus élevée, fit ſur tous les aſſiſtans, ſans m'en excepter, une impreſſion d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu ſurnaturel; un nouvel éclat animoit ſon teint, elle paroiſſoit rayonnante; & s'il y a quelque choſe au monde qui mérite le nom céleſte, c'étoit ſon viſage, tandis qu'elle parloit.

Le Paſteur lui-même ſaiſi, tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel : Grand Dieu voilà le culte qui t'honore; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il, en s'approchant du lit, je croyois vous inſtruire, & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conſcience, il ne vous trompera pas; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous

êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous ſeule. Quelle différence d'une fin ſi paiſible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & ſeches prieres que parce qu'ils ſont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort eſt auſſi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous ſervir d'exemple, ſoit qu'il vous appelle à lui pour coucouronner vos vertus ; puiſſions-nous tous tant que nous ſommes, vivre & mourir comme vous ! nous ſerons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaiſir ; c'eſt pour eux que mes derniers momens me ſont précieux. Nous allons nous quitter pour ſi long-tems qu'il ne faut pas nous quitter ſi vîte. Il fut charmé de reſter, & je ſortis là-deſſus.

En rentrant, je vis que la converſation avoit continué ſur le même ſujet, mais d'un autre ton, & comme ſur une matiere indifférente. Le Paſteur parloit de l'eſprit faux

qu'on donnoit au Christianisme en n'en faisant que la Religion des mourans, & de ses Ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, disoit-il, comme des messagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air févere; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'est pis encore. Un Catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit en voir sa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'est dans cet état d'effroi que l'Eglise aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons graces au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que

toutes ces ſombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une averſion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'eſpere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes toutes oppoſées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triſte, en y mêlant inceſſamment des penſées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils ſauront aſſez bien mourir.

Dans la ſuite de cet entretien qui fut moins ſerré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit ſcandaliſé. Tout cela tenoit à ce que ſentant ſon état parfaitement déſeſpéré, elle ne ſongeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi des mourans les environne; ſoit pour donner le change à notre affliction, ſoit pour s'ôter à elle-même un ſpectacle attriſtant à pure perte. La mort, diſoit-elle, eſt déja ſi pénible! pourquoi la rendre encore hideuſe? Les ſoins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jouir de la mienne juſqu'au bout : il ne s'agit que de ſavoir prendre ſon

parti;

parti ; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnoîtra plus ; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déja morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger j'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblables se passoient entre la malade, le Pasteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Mde. d'Orbe y étoit toujours présente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de son amie, elle étoit prompte à la servir.

Le reſte du tems, immobile & preſque inanimée, elle la regardoit ſans rien dire, & ſans rien entendre de ce qu'on diſoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât juſqu'à s'épuiſer, je pris le moment que le Miniſtre & le Médecin s'étoient mis à cauſer enſemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille : Voilà bien des diſcours pour une malade ! voilà bien de la raiſon pour quelqu'un qui ſe croît hors d'état de raiſonner !

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je ſavois en ſanté qu'il falloit mourir. J'ai ſouvent réfléchi ſur ma derniere maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne ſuis plus en état de penſer ni de réſoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois penſé, & pratiquer ce que j'avois réſolu.

Le reſte de la journée, à quelques accidens près, ſe paſſa avec la même tranquillité, & preſque de la même maniere que quand tout le monde ſe portoit bien. Julie

étoit, comme en pleine ſanté, douce & careſſante : elle parloit avec le même ſens, avec la même liberté d'eſprit, même d'un air ſerein qui alloit quelquefois juſqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ſes yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & ſur lequel je réſolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même ſoir. Comme elle vit que je m'étois menagé un tête-à-tête, elle me dit : Vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je ; mais puiſque j'ai pris les devans, laiſſez-moi m'expliquer le premier.

Alors, m'étant aſſis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis : Julie, ma chere Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec ſurpriſe ; je vous ai pénétrée ; vous vous réjouiſſez de mourir ; vous êtes bien aiſe de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre Epoux depuis que nous vivons enſemble. Ai-je mérité de votre part un ſentiment ſi cruel ? A l'inſtant elle me prit les mains, & de ce ton qui ſavoit aller chercher l'ame ;

qui, moi, je veux vous quitter ? Eſt-ce ainſi que vous liſez dans mon cœur ? Avez-vous ſi-tôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant, repris-je, vous mourrez contente.... je l'ai vu.... je le vois... Arrêtez, dit-elle; il eſt vrai, je meurs contente; mais c'eſt de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouſe. Ne m'en deman-pas davantage, je ne vous dirai rien de plus; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de deſſous ſon chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce myſtere. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit adreſſée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la ſupprimer, ſelon ce que vous trouverez le plus convenable à votre ſageſſe & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ſerai plus, & je ſuis ſi sûre de ce que vous ferez à ma priere, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher St. Preux, eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte, j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla enſuite de ſon pere avec inquiétude. Quoi ! dit-elle, il ſait ſa fille en danger, & je n'entends point parler de lui ! Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur ? Auroit-il ceſſé de m'aimer ? Quoi ? mon pere ! . . . ce pere ſi tendre. . . m'abandonner ainſi ! . . . me laiſſer mourir ſans le voir ! . . . ſans recevoir ſa bénédiction. . . . ſes derniers embraſſemens ! . . . O Dieu ! quels reproches amers il ſe fera, quand il ne me trouvera plus ! . . . Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon pere malade, que celle de ſon pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle en conçut ſe trouva moins cruelle que ſes premiers ſoupçons. Cependant la penſée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas ! dit-elle, que deviendra-t-il après moi ! A quoi tiendra-t-il ? Survivre à toute ſa famille ! . . . Quelle vie ſera la ſienne ? Il ſera ſeul ; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux ou l'horreur de la mort ſe faiſoit ſentir, & où la nature reprenoit ſon empire. Elle ſoupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet

elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me ſens foible, dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons enſemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en ſont le gage, ne ſoyez plus injuſte envers votre épouſe. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuſe & ſage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus, le ſeul, peut-être avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que ſi je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la paſſer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendreſſe m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ſes mains que je tenois dans les miennes, je les ſentis ſe mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naiſſance ; ce ſeront les derniers juſqu'à ma mort. Après en avoir verſé pour Julie, il n'en faut plus verſer pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue.

La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la ſcene des enfans le matin, celle du Miniſtre l'après-midi, l'entretien du ſoir avec moi l'avoient jettée dans l'épuiſement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit là que les précédentes, ſoit à cauſe de ſa foibleſſe, ſoit qu'en effet la fievre & le redoublement fuſſent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empreſſement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit inſiſté, diſant qu'il s'agiſſoit d'une bonne action, qu'il connoiſſoit bien Madame de Wolmar, & qu'il ſavoit que tant qu'elle reſpireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter perſonne, & ſur-tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit preſque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la miſere; au reſte, je n'apperçus rien dans ſa phyſionomie & dans ſes propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obſtinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agiſ-

ſoit que de quelque ſecours pour lui aider à vivre, ſans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand beſoin ; je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'eſtime plus que tous les tréſors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame ſeule, de qui je le tiens, peut me rendre une ſeconde fois.

Ce diſcours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un mal-honnête homme eût pu dire la même choſe ; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du myſtere, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me ſembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Madame d'Orbe ; il paſſa devant elle ; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu ſurpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'inſtant, & le voyant dans ce triſte équipage, elle me reprocha de l'y avoir laiſſé. Cette reconnoiſſance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoît à la fin, non ſans donner auſſi quelques ſignes de joie ; mais les

témoignages de ſon bon cœur s'éteignoient dans ſa profonde affliction : un ſeul ſentiment abſorboit tout ; elle n'étoit plus ſenſible à rien.

Je n'ai pas beſoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa préſence rappella bien des ſouvenirs : mais tandis que Julie le conſoloit & lui donnoit de bonnes eſpérances, elle fut ſaiſie d'un violent étouffement & ſe trouva ſi mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire ſcene, & prévenir les diſtractions dans un moment où il ne falloit ſonger qu'à la ſecourir, je fis paſſer l'homme dans le cabinet, l'avertiſſant de le fermer ſur lui ; la Fanchon fut appellée, & à force de tems & de ſoins la malade revint enfin de ſa pâmoiſon. En nous voyant tous conſternés autour d'elle, elle nous dit : Mes enfans, ce n'eſt qu'un eſſai : cela n'eſt pas ſi cruel qu'on penſe.

Le calme ſe rétablit ; mais l'alarme avoit été ſi chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais

il avoit fermé la porte en-dedans, comme je lui avois dit; il falut attendre après le dîner pour le faire fortir.

Durant le repas, du Boffon qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on difoit fe remarier, ajouta quelque chofe fur le trifte fort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore; ce font les veuves dont les maris font vivans. Cela eft vrai, reprit Fanchon qui vit que ce difcours s'adreffoit à elle, fur-tout quand ils leur font chers. Alors l'entretien tomba fur le fien, & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les tems, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de fa bienfaictrice alloit lui rendre la fienne encore plus rude. C'eft auffi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant fon bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient féduit, & le regrettant fi fincérement que déja difpofée à la trifteffe, elle s'émut jufqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en fort impétueufement, fe précipite à fes genoux, les embraffe, & fond en larmes. Elle tenoit un verre; il lui

échappe : Ah ! malheureux ! d'où viens-tu ? ſe laiſſe aller ſur lui, & ſeroit tombée en foibleſſe, ſi l'on n'eût été prompt à la ſecourir.

Le reſte eſt facile à imaginer. En un moment on ſut par toute la maiſon que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemiſes, Anet en auroit autant eu lui tout ſeul, qu'il en ſeroit reſté à tous les autres. Quand je ſortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit ſi bien prévenu, qu'il falut uſer d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter ſa maîtreſſe. Pour lui faire donner quelques heures à ſon mari, on prétexta que les enfans avoient beſoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette ſcene n'incommoda point la malade, comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous paſſâmes l'après-midi Claire

& moi ſeuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paiſible, qu'elle rendit le plus intéreſſant, le plus charmant que nous euſſions jamais eu.

Elle commença par quelques obſervations ſur le touchant ſpectacle qui venoit de nous frapper & qui lui rappelloit ſi vivement les premiers tems de ſa jeuneſſe. Puis ſuivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de ſa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis ſur la terre, & que l'accident qui terminoit ſes jours au milieu de leur courſe, marquoit ſelon toute apparence dans ſa carriere naturelle, le point de ſéparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur ſenſible & porté au bien, un entendement ſain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des eſclaves, d'une famille honorable & non d'une race de malfaicteurs, dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui cor-

rompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leur foiblesse ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage & de croire, d'être humain & pieux tout-à-la-fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant; tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci !.... le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même tems; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conservée tout le tems de ma vie, & sa

main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels ſages conſeils ne m'a-t-elle pas donnés ? De quels périls ne m'a-t-elle pas ſauvée ? De quels maux ne me conſoloit-elle pas ? Qu'euſſai-je été ſans elle ? Que n'eût-elle pas fait de moi, ſi je l'avois mieux écoutée ? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui ! Claire pour toute réponſe baiſſa la tête ſur le ſein de ſon amie, & voulut ſoulager ſes ſanglots par des pleurs ; il ne fut pas poſſible. Julie la preſſa longtems contre ſa poitrine en ſilence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles ſe remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens ; c'eſt le ſort des choſes humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite perſonnel, indifférent ſur tous les biens de l'opinion. Il étoit preſque impoſſible que les préjugés de mon pere s'accordaſſent avec mon penchant. Il me faloit un amant que j'euſſe choiſi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choiſir : ſans doute le Ciel le choiſit pour moi, afin que livrée aux erreurs de ma paſſion, je ne le fuſſe pas aux horreurs

du crime, & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées : mais seul parmi tant d'autres il étoit honnête homme & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné ? Non, je ne connus d'abord de lui que son langage & je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai comme disoit mon pere à sa tête ; il me respecta. Ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit justice, mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eût

plus d'horreur qu'elle de l'adultere, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Edouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle, mais si le Ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mere, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son pere, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales; peut-être les désastres & le déshonneur; peut-être pis encore si son frere avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils

avoient

avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi ! que j'ai versé de larmes ! Hé bien, s'il faloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher : celui que j'ai souffert me seroit agréable encore. St. Preux, je vous rends ses propres mots ; quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le présent, l'avenir me flattoient également : la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse : mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir ; il étoit venu sans être

attendu, il ſe fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le ſort pour me ſoutenir à ce point ? Un état permanent eſt-il fait pour l'homme ? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaiſir de la poſſeſſion, qui s'uſe par elle. Mon pere eſt déja vieux ; mes enfans ſont dans l'âge tendre où la vie eſt encore mal aſſurée : que de pertes pouvoient m'affliger, ſans qu'il me reſtât plus rien à pouvoir acquérir ! L'affection maternelle augmente ſans ceſſe, la tendreſſe filiale diminue à meſure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens ſe ſeroient plus ſéparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde ; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Ruſſie ; que de pleurs ſon départ m'auroit coûtés ! Tout ſe ſeroit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût ſuppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laiſſe ! Enfin n'eût-il pas falu mourir ? Peut-être mourir la derniere de tous ? Peut-être ſeule & abandonnée ! Plus on vit, plus on aime à vivre, même ſans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de

la vie & la terreur de la mort, ſuite ordinaire de la vieilleſſe. Au lieu de cela, mes derniers inſtans ſont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir; ſi même on peut appeller mourir, que laiſſer vivant ce qu'on aime. Non, mes amis, non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainſi dire; je reſte avec vous; en vous laiſſant tous unis, mon eſprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez ſans ceſſe entre vous; vous vous ſentirez ſans ceſſe environnés de moi..... Et puis nous nous rejoindrons, j'en ſuis ſûre; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquilliſe mon ame, & m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous le même deſtin qu'à moi. Mon ſort me ſuit & s'aſſure. Je fus heureuſe, je le ſuis, je vais l'être : mon bonheur eſt fixé, je l'arrache à la fortune; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là quand le Miniſtre entra. Il l'honoroit & l'eſtimoit véritablement. Il ſavoit mieux que perſonne combien ſa foi étoit vive & ſincere. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille,

& en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignit-il un desir secret de voir si ce calme se soutiendroit jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractere du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle & pour ses amis; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous, elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état des ames séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, disoit-elle, est aussi raisonnable que les contes de revenans qui font mille désordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme si les

eſprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (2)! Comment un pur eſprit agiroit-il ſur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremiſe de ſes organes? Il n'y a pas de ſens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'abſurde à ſuppoſer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puiſſe y revenir encore, errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de ſa pré-

---

(2) Platon dit qu'à la mort les ames des juſtes qui n'ont point contracté de ſouillure ſur la terre, ſe dégagent ſeules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui ſe ſont ici-bas aſſervis à leurs paſſions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point ſi-tôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terreſtres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps; voilà, dit-il ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errans ſur les cimetieres, en attendant de nouvelles tranſmigrations. C'eſt une manie commune aux Philoſophes de tous les âges de nier ce qui eſt, & d'expliquer ce qui n'eſt pas.

ſence ; elle n'a nul moyen pour cela ; non pas pour agir ſur nous & nous communiquer ſes penſées ; elle n'a point de priſe pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faiſons, car il faudroit qu'elle eût des ſens ; mais pour connoître elle-même ce que nous penſons & ce que nous ſentons, par une communication immédiate, ſemblable à celle par laquelle Dieu lit nos penſées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les ſiennes dans l'autre, puiſque nous le verrons face-à-face (3). Car enfin, ajouta-t-elle en regardant le Miniſtre, à quoi ſerviroient des ſens lorſqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Etre éternel ne ſe voit ni ne s'entend ; il ſe fait ſentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponſe du Paſteur, & à quelques ſignes d'intelligence, qu'un des

(3) Cela me paroît très-bien dit : car qu'eſt-ce que voir Dieu face-à-face, ſi ce n'eſt lire dans la ſuprême Intelligence ?

points ci-devant conteſtés entre eux étoit la réſurrection des corps. Je m'apperçus auſſi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi ſe rapprochoit de la raiſon.

Elle ſe complaiſoit tellement à ſes idées que quand elle n'eût pas pris ſon parti ſur ſes anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui ſembloit ſi douce dans l'état où elle ſe trouvoit. Cent fois, diſoit-elle, j'ai pris plus de plaiſir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere préſente, qui liſoit dans le cœur de ſa fille & l'applaudiſſoit. Il y a quelque choſe de ſi conſolant à vivre encore ſous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger ſi durant ces diſcours la main de Claire étoit ſouvent ſerrée.

Quoique le Paſteur répondît à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on prît ſon ſilence ſur d'autres points pour un aveu, il ne laiſſa pas d'être Eccléſiaſtique un moment, & d'expo-

ſer ſur l'autre vie une doctrine oppoſée. Il dit que l'immenſité, la gloire & les attributs de Dieu ſeroient le ſeul objet dont l'ame des bienheureux ſeroit occupée, que cette contemplation ſublime effaceroit tout autre ſouvenir, qu'on ne ſe verroit point, qu'on ne ſe reconnoîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aſpect raviſſant on ne ſongeroit plus à rien de terreſtre.

Cela peut être, reprit Julie; il y a ſi loin de la baſſeſſe de nos penſées à l'eſſence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira ſur nous que quand nous ſerons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raiſonner que ſur mes idées, j'avoue que je me ſens des affections ſi cheres, qu'il m'en coûteroit de penſer que je ne les aurai plus. Je me ſuis même fait une eſpece d'argument qui flatte mon eſpoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur conſiſtera dans le témoignage d'une bonne conſcience. Je me ſouviendrai donc de ce que j'aurai fait ſur la terre; je me ſouviendrai donc auſſi des gens qui m'y ont été chers; ils me le ſeront donc

encore : ne les voir plus (4) feroit une peine, & le féjour des bienheureux n'en admet point. Au refte, ajouta-t-elle en regardant le Miniftre d'un air affez gai, fi je me trompe, un jour ou deux d'erreur feront bientôt paffés. Dans peu j'en faurai là-deffus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-fûr, c'eft que tant que je me fouviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon Pafteur n'aura pas la derniere place.

Ainfi fe pafferent les entretiens de cette journée, où la fécurité, l'efpérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du Miniftre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus careffante, plus aimable; en un

(4) Il eft aifé de comprendre que par ce mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, femblable à celui par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les fens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des efprits; mais la raifon la conçoit très-bien, & mieux, ce me femble, que la communication du mouvement dans les corps.

mot, plus elle-même. Toujours du ſens, toujours du ſentiment, toujours la fermeté du ſage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de ſentence; par-tout la naïve expreſſion de ce qu'elle ſentoit; par-tout la ſimplicité de ſon cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la ſouffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité ſtoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle, & quand les horreurs de la mort faiſoient quelque inſtant pâtir la nature, elle ne cachoit point ſes frayeurs, elle ſe laiſſoit conſoler. Si-tôt qu'elle étoit remiſe, elle conſoloit les autres. On voyoit, on ſentoit ſon retour, ſon air careſſant le diſoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, ſa plaiſanterie même étoit touchante; on avoit le ſourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaiſoit plus, elle étoit plus aimable qu'en ſanté même, & le dernier jour de ſa vie en fut auſſi le plus charmant.

Vers le ſoir elle eut encore un accident,

qui bien moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-temps ſes enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire; la maladie eſt dans le ſang.

Se ſentant bien revenue, elle voulut qu'on ſoupât dans ſa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il falloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce ſoir là ſans ſe faire appeller. Julie s'en apperçut & ſourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, ſoupe encore avec moi ce ſoir; tu auras plus longtems ton mari que ta maîtreſſe. Puis elle me dit, je n'ai pas beſoin de vous recommander Claude Anet: non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas beſoin de m'être recommandé.

Le ſouper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit ſoutenir la lumiere, fit approcher la table, &, ce qui ſembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le

Médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire, lui offrit un blanc de poulet; non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra (5). On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir Madame d'Orbe la regarder; il falloit le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fît mal, elle en parut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur qu'elle s'avisa de remarquer par forme de reproche, qu'il y avoit long-tems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa cousine. J'apperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire de son côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie &

(5) Excellent poisson particulier au lac de Geneve, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

tantôt ſur Fanchon, à qui ces yeux ſembloient dire ou demander quelque choſe.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-Chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la proviſion d'un ſeul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit ſans que perſonne s'en fût apperçu, malgré pluſieurs nuits de veille (6). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, ſoit qu'il fallût attribuer cet oubli à la triſteſſe ou à la ſobriété des domeſtiques, j'eus honte d'uſer avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que déſormais tout le monde eût du vin à diſcrétion.

---

(6) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : trouvez ſeulement Julie, & tout le reſte eſt trouvé. Les hommes en général ne ſont point ceci ou cela ; ils ſont ce qu'on les fait être.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups-d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon ; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie donnerent au vin grande activité. Ah ! dit-elle, vous m'avez enivrée ! après avoir attendu si tard, ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller, très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son teint n'étoit point allumé ; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près on l'auroit crue en santé. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternativement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le Médecin : tous ses regards étoient autant d'interroga-

tions qu'elle vouloit & n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit ; son inquiétude étoit si vive, qu'elle en paroissoit oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hazarda de dire, mais en tremblant, & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui...... que la derniere convulsion avoit été moins forte...... que la soirée..... elle resta interdite. Et Claire, qui pendant qu'elle avoit parlé, trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût falu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit : il n'y a point là d'ivresse ni de fievre ; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras ; Hé bien, Monsieur ! . . . le pouls ? . . . la fievre ? . . . la voix lui manquoit ; mais ses mains écartées restoient toujours en avant ; ses yeux pétilloient d'im-

patience ; il n'y avoit pas un muſcle à ſon viſage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien, reprend le poignet, éxamine les yeux, la langue, reſte un moment penſif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'eſt impoſſible de dire à préſent rien de poſitif ; mais ſi demain matin à pareille heure elle eſt encore dans le même état, je réponds de ſa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverſe deux chaiſes & preſque la table ; ſaute au cou du Médecin, l'embraſſe, le baiſe mille fois en ſanglotant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuoſité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au ſien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah Monſieur ! ſi vous nous la rendez, vous ne la ſauverez pas ſeule.

Julie vit tout cela. Ce ſpectacle la déchira. Elle regarde ſon amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir déſeſpérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre : il amortit auſſi-tôt les tranſports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'eſpoir renaiſſant.

En un inſtant la réponſe du Médecin fut ſue par toute la maiſon. Ces bonnes gens crurent déja leur maîtreſſe guérie. Ils réſolurent tout d'une voix de faire au Médecin, ſi elle en revenoit, un préſent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ſes gages, & l'argent fut ſur le champ conſigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord ſe fit avec tant d'empreſſement que Julie entendoit de ſon lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui ſe ſent mourir! elle me fit ſigne, & me dit à l'oreille: on m'a fait boire juſqu'à la lie la coupe amere & douce de la ſenſibilité.

Quand il fut queſtion de ſe retirer, Mde. d'Orbe, qui partagea le lit de ſa couſine, comme les deux nuits précédentes, fit appeller ſa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon; mais celle-ci s'indigna de cette propoſition, plus même, ce me ſembla, qu'elle n'eût fait ſi ſon mari ne fût pas arrivé. Mde. d'Orbe s'opiniâtra de ſon côté, & les deux femmes-de-chambre paſſerent la nuit enſemble dans le cabinet.

Je la passai dans la chambre voisine & l'espoir avoit tellement ranimé le zele, que ni par ordres ni par menaces je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'alarmerent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau .... St. Preux ! ... cher St. Preux ! ... je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées ; l'une évanouie, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus ... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement, je m'informai de Mde. d'Orbe. J'appris qu'il avoit falu la porter dans sa chambre, &



inv. p. Moreau.

même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque inſtant dans celle de Julie, ſe jettoit ſur ſon corps, le réchauffoit du ſien, s'efforçoit de le ranimer, le preſſoit, s'y colloit avec une eſpece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms paſſionnés, & nourriſſoit ſon déſeſpoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant je la trouvai tout-à-fait hors de ſens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoiſſant perſonne, ſe roulant par la chambre en ſe tordant les mains & mordant les pieds des chaiſes, murmurant d'une voix ſourde quelques paroles extravagantes, puis pouſſant par longs intervalles des cris aigus qui faiſoient treſſaillir. Sa femme-de-chambre au pied de ſon lit conſternée, épouvantée, immobile, n'oſant ſouffler, cherchoit à ſe cacher d'elle, & trembloit de tout ſon corps. En effet les convulſions dont elle étoit agitée avoient quelque choſe d'effrayant. Je fis ſigne à la femme-de-chambre de ſe retirer ; car je crignois qu'un ſeul mot de conſolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'eſſayai pas de lui parler ; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu ; mais au bout de quelque tems la voyant épuiſée de

fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureusement, le premier qu'elle apperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espece d'horreur, & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment, & m'en attirerent de très-piquans. Ils ne laisserent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser; ce fut envain; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place? Ce que faisoit Mde. d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Mde. d'Orbe, aux funérailles de la seule personne que j'ais

aimée, il falut monter à cheval & partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai souffrant de sa chute, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleur, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais, j'en suis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure, & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il faloit qu'elle ressuscitât, pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre : Monsieur, Monsieur, hâtez-vous ; Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versoient des larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande

ce que c'eſt ; tout le monde eſt dans le tranſport, perſonne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt perſonnes à genoux autour du ſon lit, & les yeux fixés ſur elle. Je m'approche, je la vois ſur ce lit habillée & parée ; le cœur me bat ; je l'examine . . . Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fauſſe joie ſi-tôt & ſi cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne ſuis pas colere : je me ſentis vivement irrité. Je voulus ſavoir le fonds de cette extravagante ſcene. Tout étoit déguiſé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'hiſtoire du prodige.

Mon beau-pere alarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir ſe paſſer de ſon valet-de-chambre, l'avoit envoyé, un peu avant mon arrivée auprès de lui, ſavoir des nouvelles de ſa fille. Le vieux domeſtique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau, & traverſant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la conſter-

nation, il en apprend le ſujet, il monte en gémiſſant à la chambre de Julie; il ſe met à genoux aux pieds de ſon lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah! ma bonne maîtreſſe! ah! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous! Moi qui ſuis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne ſuis bon à rien, que fais-je ſur la terre? & vous qui étiez jeune, qui faiſiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maiſon, l'eſpoir des malheureux... hélas! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir?..

Au milieu des exclamations que lui arrachoient ſon zele & ſon bon cœur, les yeux toujours collés ſur ce viſage, il crut appercevoir un mouvement: ſon imagination ſe frappe: il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un ſigne de tête. Il ſe leve avec tranſport & court par toute la maiſon, en criant que Madame n'eſt pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en eſt ſûr, qu'elle en reviendra. Il n'en falut pas davantage; tout le monde accourt, les voiſins, les pauvres qui faiſoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient, elle n'eſt pas morte! Le bruit s'en répand & s'aug-

mente : le peuple, ami du merveilleux, se prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la desire ; chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

Si-tôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chere ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec soin, & quoique sa garde-robe leur eût été laissée, elles lui prodiguerent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit & laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude; que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture, il pourroit arriver du tumulte; que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa femme en vie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, & quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déja quelques signes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossiere; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles, que vous lui

aviez apporté des Indes (7). Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante : « Maudite soit l'indigne main qui jamais levera ce voile ! » maudit soit l'œil impie qui verra ce visage défiguré ! » Cette action, ces mots frapperent tellement les spectateurs, qu'aussitôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (8).

(7) On voit assez que c'est le songe de Saint-Preux, dont Mde. d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera ; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(8) Le peuple du pays de Vaud, quoique protestant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

Le ſort du plus à plaindre eſt d'avoir encore à conſoler les autres. C'eſt ce qui me reſte à faire auprès de mon beau-pere, de Mde. d'Orbe, des amis, des parens, des voiſins, & de mes propres gens. Le reſte n'eſt rien; mais mon vieux ami! mais Mde. d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me ſavoir gré de mes ſoins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide triſteſſe l'aigrit; il lui faut des regrets amers ſemblables aux ſiens, & ſa douleur barbare voudroit voir tout le monde au déſeſpoir. Ce qu'il y a de plus déſolant eſt qu'on ne peut compter ſur rien avec elle, & ce qui la ſoulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & ſeroit riſible pour des gens de ſang-froid. J'ai beaucoup à ſouffrir; je ne me rebuterai jamais. En ſervant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un ſeul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à ſe conſerver pour remplir les ſoins

dont la chargea ſon amie. Exténuée d'agitations, d'abſtinences, de veilles, elle ſembloit enfin réſolue à revenir ſur elle-même, à recommencer ſa vie ordinaire, à reprendre ſes repas dans la ſalle à manger. La premiere fois qu'elle y vint je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet eſſai devant eux : car le ſpectacle des paſſions violentes de toute eſpece eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces paſſions ont toujours dans leurs excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (9). Ils n'en avoient déja que trop vu.

En entrant elle jetta un coup-d'œil ſur la table & vit deux couverts. A l'inſtant elle s'aſſit ſur la premiere chaiſe qu'elle trouva derriere elle, ſans vouloir ſe mettre à table ni dire la raiſon de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troiſieme couvert à la place qu'occupoit ordi-

---

(9) Voilà pourquoi nous aimons tous le théatre, & pluſieurs d'entre nous les Romans.

nairement ſa couſine. Alors elle ſe laiſſa prendre par la main & mener à table ſans réſiſtance, rangeant ſa robe avec ſoin, comme ſi elle eût craint d'embarraſſer cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à ſa bouche qu'elle la repoſe, & demande d'un ton bruſque ce que faiſoit là ce couvert, puiſqu'il n'étoit point occupé ? Je lui dis qu'elle avoit raiſon, & fis ôter le couvert. Elle eſſaya de manger, ſans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu ſon cœur ſe gonfloit, ſa reſpiration devenoit haute & reſſembloit à des ſoupirs. Enfin elle ſe leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans ſa chambre ſans dire un ſeul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon par ſes propres caprices, & d'amollir la dureté du déſeſpoir par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble beaucoup à Mde. de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit

apporté de Geneve plusieurs ajustemens semblables, dont elles se paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut possible, & après l'avoir bien instruite, je lui fis occuper à table le troisieme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup-d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut là le premier de mes soins auquel elle parut sensible, & j'augurai bien d'un expédient qui la disposoit à l'attendrissement.

Henriette, fiere de représenter sa petite maman, joua parfaitement son rôle, & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mere le nom de maman, & lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'avisa de porter la main sur une cuillere & de dire dans une saillie : Claire, veux-tu de cela ? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mere en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de

rire, tend son assiette en disant, oui, mon enfant, donne; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien; car une heure après elle eut une violente indigestion qui l'eût infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, & ne pas exposer sa raison.

Voilà, mon cher, à peu près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en sors; ils passent une heure ou deux ensemble, & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisé-

ment celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait ſentir qu'il lui reſte des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ſes devoirs. Avec tout cela, elle n'eſt pas encore au point de la triſteſſe; les larmes ne coulent pas encore; on vous attend pour en répandre, c'eſt à vous de les eſſuyer. Vous devez m'entendre. Penſez au dernier conſeil de Julie; il eſt venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & ſage. Venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Son pere, ſon amie, ſon mari, ſes enfans, tout vous attend, tout vous deſire, vous êtes néceſſaire à tous. Enfin, ſans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis; je vous devrai peut-être plus que perſonne.

LETTRE XII.

De Julie

A Saint-Preux.

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

Il faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami ; souffrons ce chanment sans murmure ; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis long-tems fait illusion. Cette illusion me fut salutaire ; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons graces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile ; qui sait si me voyant si près de l'abyme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est

concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'eſt plus à craindre ; il me ſoutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu ſans honte ; ce ſentiment reſté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reſte ſans tache, & l'amour m'eſt reſté ſans remords.

J'oſe m'honorer du paſſé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entiere paſſée avec vous ? Quels dangers j'ai courus ſans le ſavoir ! A quels dangers plus grands j'allois être expoſée ! Sans doute je ſentois pour moi les craintes que je croyois ſentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas aſſez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me reſtoit-il d'utile à tirer de la vie. En me l'ôtant, le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon

honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous & de moi; je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de facrifices je compte pour peu celui qui me refte à faire : ce n'eft que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs ; je les fens : vous reftez à plaindre, je le fais trop ; & le fentiment de votre affliction eft la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez auffi que de confolations je vous laiffe ! Que de foins à remplir envers celle qui vous fut chere, vous font un devoir de vous conferver pour elle ! il vous refte à la fervir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-tems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous refte. Venez vous réunir à fa famille. Que fon cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima fe raffemble pour lui donner un nouvel être. Vos foins, vos plaifirs, votre amitié, tout fera fon ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre ; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous refte une autre Julie,

& n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de ſa vie, uniſſez-vous pour conſerver l'autre ; c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte à tous deux de me ſurvivre, en ſervant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'eſt cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raiſons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi ſans vous attendrir enſemble ? Non, Claire & Julie ſeront ſi bien confondues qu'il ne ſera plus poſſible à votre cœur de les ſéparer. Le ſien vous rendra tout ce que vous aurez ſenti pour ſon amie, elle en ſera la confidente & l'objet : vous ſerez heureux par celle qui vous reſtera, ſans ceſſer d'être fidele à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer ſe paſſe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'eſt dans ce chaſte lien que vous pourrez ſans diſtractions & ſans craintes vous occu-

per des ſoins que je vous laiſſe, & après leſquels vous ne ſerez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le ſavez, il exiſte un homme digne du bonheur auquel il ne ſait pas aſpirer. Cet homme eſt votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, ſans intérêt à la vie, ſans attente de celle qui la ſuit, ſans plaiſir, ſans conſolation, ſans eſpoir, il ſera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les ſoins qu'il a pris de vous, & vous ſavez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Paſſez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le ſuccès eſt plus près que vous ne penſez : il a fait ſon devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu eſt juſte ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur mes enfans. Je ſais quels ſoins va vous coûter leur éducation : mais je ſais bien auſſi que ces ſoins ne vous ſeront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inſéparables de cet em-

ploi, dites-vous, ils ſont les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les obſervations que j'ai faites ſur votre mémoire & ſur le caractere de mes deux fils. Cet écrit n'eſt que commencé : je ne vous le donne pas pour regle, je le ſoumets à vos lumieres. N'en faites point des ſavans, faites-en des hommes bienfaiſans & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere..... vous ſavez s'ils lui étoient chers...... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimerois la vie. Dites-leur.... je me ſens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laiſſant mes enfans, je m'en ſépare avec moins de peine; je crois reſter avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami..... Hélas ! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguiſe plus rien.... Eh ! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je ſens ? Ce n'eſt plus moi qui te parle; je ſuis déja dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le viſage de ton amante, & ſon cœur où tu ne ſeras

plus. Mais mon ame exifteroit-elle fans toi, fans toi quelle félicité goûterois-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous fépara fur la tere, nous unira dans le féjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureufe d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours fans crime, & de te le dire encore une fois.

LETTRE XIII.

DE MADAME D'ORBE

A SAINT-PREUX.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre affez pour qu'on puiffe efpérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort fur votre foibleffe; il faut tâcher de paffer les monts avant que l'hiver achevè de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient; vous n'y verrez que douleur & trifteffe, & peut-être l'affliction commune fera-t-elle un foulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a befoin de vous. Moi feule je ne puis ni

pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné se concentre en lui-même; il n'en imagine pas une plus cruelle; il ne la fait ni voir ni sentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence regne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte! venez partager mes douleurs: venez nourrir mon cœur de vos regrets; venez l'abreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je sais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue & franche; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue: peut-être en ai-je encore; peut-être en aurai-je toujours; je ne le sais ni le veux savoir. On s'en doute,

je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en foucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'eft qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange & pourroit fe réfoudre à en époufer une autre, n'eft à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puiffe être, qui déformais m'ofera parler d'amour, ne m'en reparlera de fa vie.

Songez aux foins qui vous attendent, aux devoirs qui vous font impofés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans fe forment & grandiffent, fon pere fe confume infenfiblement ; fon mari s'inquiete & s'agite ; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie ; fon cœur, malgré qu'il en ait, fe révolte contre fa vaine raifon. Il parle d'elle, il lui parle, il foupire. Je crois déja voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'eft à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer içi l'un & l'autre ! Il eft bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de réfolution.

Venez donc, chers & respectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime; que son cœur joigne tous les nôtres; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & sensible se plait à revenir parmi nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe, & gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tous remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet, je la sens à chaque pas, à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu; c'est ici que repose sa cendre .... la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine, en allant au Temple .... j'apperçois .... j'apperçois le lieu triste & respectable .... Beauté, c'est donc là ton dernier asyle! ... confiance, amitié, vertus, plaisirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti .... je me sens entraînée .... j'approche en frissonnant .... je

crains de fouler cette terre ſacrée . . . je crois la ſentir palpiter & frémir ſous mes pieds . . . j'entends murmurer une voix plaintive ! . . . Claire ! ô ma Claire ! où es-tu ? que fais-tu loin de ton amie ? . . . Son cercueil ne la contient pas toute entiere . . . il attend le reſte de ſa proie . . . il ne l'attendra pas long-tems (1).

Fin de la ſixieme & derniere Partie.

---

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il eſt, m'en eſt ſi agréable, & le ſera, je penſe, à tout lecteur d'un bon naturel. C'eſt qu'au moins ce foible intérêt eſt pur & ſans mélange de peine ; qu'il n'eſt point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne ſaurois concevoir quel plaiſir on peut prendre à imaginer & compoſer le perſonnage d'un ſcélérat, à ſe mettre à ſa place tandis qu'on le repréſente, à lui prêter l'éclat le plus impoſant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, leſquels paſſent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir ſans ſouffrir. Il me ſemble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail ſi cruel ; ceux qui s'en font un amuſement doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies ; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

LES AMOURS
DE MILORD
EDOUARD BOMSTON (*).

LES bizarres aventures de Milord Edouard à Rome, étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Edouard, dans ses tournées d'Italie, avoit fait connoissance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne

(*) Cette piece qui paroît pour la premiere fois, a été copiée sur le manuscrit original & unique de la main de l'Auteur, qui appartient, & existe entre les mains de *Mde. la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

tarda pas à devenir fortement amoureux ; elle de ſon côté conçut pour lui une paſſion violente qui la dévora le reſte de ſa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme, âpre & peu galant, mais ardent & ſenſible, extrême & grand en tout, ne pouvoit guere inſpirer ni ſentir d'attachement médiocre.

Les principes ſtoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquiſe. Elle prit le parti de ſe faire paſſer pour veuve durant l'abſence de ſon mari, ce qui lui fut aiſé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome & que le Marquis ſervoit dans les troupes de l'empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage ; la Marquiſe allégua la différence de religion & d'autres prétextes. Enfin ils lierent enſemble un commerce intime & libre, juſqu'à ce qu'Edouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches, outré de ſe trouver coupable ſans le ſavoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquiſe femme ſans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le

commerce adultere fut ſupprimé, mais les liaiſons continuerent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant : il falut conſentir à voir ſans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conſerver autrement, & cette barriere volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquiſe ne négligea pas les ſoins qui pouvoient faire oublier à ſon amant ſes réſolutions : elle étoit ſéduiſante & belle ; tout fut inutile. L'Anglois reſta ferme ; ſa grande ame étoit à l'épreuve. La premiere de ſes paſſions étoit la vertu. Il eût ſacrifié ſa vie à ſa maîtreſſe, & ſa maîtreſſe à ſon devoir. Une fois la ſéduction devint trop preſſante ; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquiſe & rendit vains tous ſes piéges. Ce n'eſt point parce que nous ſommes foibles, mais parce que nous ſommes lâches que nos ſens nous ſubjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'eſt jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élevent à leur ſphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard étoit de

ce nombre. La Marquiſe eſpéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gagnoit inſenſiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans ſa bouche les accens de l'amour, il la touchoit, il la faiſoit pleurer ; ſes feux ſacrés animoient cette ame rampante ; un ſentiment de juſtice & d'honneur y portoit ſon charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : ſi le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquiſe en auroit changé.

L'amour ſeul profita de ces émotions légeres ; il en acquit plus de délicateſſe : elle commença d'aimer avec générofité ; avec un tempérament ardent & dans un climat où les ſens ont tant d'empire, elle oublia ſes plaiſirs pour ſonger à ceux de ſon amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tînt d'elle. Telle fut de ſa part l'interprétation favorable d'une démarche où ſon caractere & celui d'Edouard qu'elle connoiſſoit bien, pouvoient faire trouver un rafinement de ſéduction.

Elle n'épargna ni ſoins, ni dépenſe, pour faire chercher dans tout Rome une jeune perſonne facile & ſûre ; on la trouva, non

ſans peine. Un ſoir après un entretien fort tendre, elle la lui préſenta ; diſpoſez-en, lui dit-elle, avec un ſourire ; qu'elle jouiſſe du prix de mon amour ; mais qu'elle ſoit la ſeule. C'eſt aſſez pour moi ſi quelquefois auprès d'elle vous ſongez à la main dont vous la tenez. Elle voulut ſortir, Edouard la retint. Arrêtez, lui dit-il ; ſi vous me croyez aſſez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maiſon, le ſacrifice n'eſt pas d'un grand prix, & je ne vaux pas la peine d'être beaucoup regretté. Puiſque vous ne devez pas être à moi, je ſouhaite, dit la Marquiſe, que vous ne ſoyez à perſonne ; mais ſi l'amour doit perdre ſes droits, ſouffrez au moins qu'il en diſpoſe. Pourquoi mon bienfait vous eſt-il à charge ? avez-vous peur d'être un ingrat ? Alors elle l'obligea d'accepter l'adreſſe de Laure (c'étoit le nom de la jeune perſonne) & lui fit jurer qu'il s'abſtiendroit de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnoiſſance lui donna plus de peine à contenir que ſon amour, & ce fut le piége le plus dangereux que la Marquiſe lui ait tendu de ſa vie.

Extrême en tout, ainſi que ſon amant,

elle

elle fit ſouper Laure avec elle, & lui prodigua ſes careſſes , comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand ſacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré ſe livroit à ſes tranſports ; ſon ame émue & ſenſible s'exhaloit dans ſes regards, dans ſes geſtes, il ne diſoit pas un mot qui ne fût l'expreſſion de la paſſion la plus vive. Laure étoit charmante ; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence ; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le ſoupé la Marquiſe renvoya Laure, & reſta ſeule avec ſon amant. Elle avoit compté ſur les dangers de ce tête-à-tête ; elle ne s'étoit pas trompée en cela ; mais comptant qu'il y ſuccomberoit, elle ſe trompa ; toute ſon adreſſe ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'eſt à cette ſoirée que ſe rapporte, à la fin de la quatrieme partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de ſon ami.

Edouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la ſimplicité du véritable honneur, & rien de ces fauſſes bienſéances qu'on

lui ſubſtitue, & dont les gens du monde font ſi grand cas. Après pluſieurs jours paſſés dans les mêmes tranſports près de la Marquiſe, il ſentit augmenter le péril; & prêt à ſe laiſſer vaincre, il aima mieux manquer de délicateſſe que de vertu; il fut voir Laure.

Elle treſſaillit à ſa vue : il la trouva triſte, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir beſoin de beaucoup de ſoins pour y réuſſir. Cela ne lui fut pas ſi facile qu'il l'avoit cru. Ses careſſes furent mal reçues, ſes offres furent rejettées d'un air qu'on ne prend point en diſputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil auſſi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre ? Il uſa ſans ménagement de ſes droits. Laure malgré ſes cris, ſes pleurs, ſa réſiſtance, ſe ſentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrémité de la chambre, & lui crie d'une voix animée; tuez-moi ſi vous voulez; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geſte, le regard, le ton, n'étoient pas équivoques. Edouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, ſe calme, la prend par la main,

la fait rasseoir, s'asseye à côté d'elle, & la regardant sans parler, attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne disoit rien; elle avoit les yeux baissés; sa respiration étoit inégale, son cœur palpitoit; & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le silence pour lui demander ce que signifioit cette étrange scene? Me serois-je trompé, lui dit-il? ne seriez-vous point Lauretta Pisana? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc! reprit-il avec un sourire moqueur; auriez-vous par hazard changé de métier? Non, dit Laure; je suis toujours la même: on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase, & dans l'accent dont il fut prononcé quelque chose de si extraordinaire qu'il ne savoit plus que penser & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua: pourquoi donc, charmante Laure, ai-je seul l'exclusion? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis souffrir tout le monde hors vous seul.

Mais pourquoi cela ? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je ſais, c'eſt que vous ne me toucherez jamais...... Non ! s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me ſentant dans vos bras, je ſongerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ſes yeux des ſignes de douleur & de déſeſpoir qui l'attendrirent. Il prit avec des manieres moins mépriſantes, un ton plus honnête & plus careſſant. Elle ſe cachoit le viſage ; elle évitoit ſes regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle ſentit cette main qu'elle y porta la bouche & la preſſa de ſes levres en pouſſant des ſanglots & verſant des torrens de larmes.

Ce langage, quoiqu'aſſez clair, n'étoit pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais prodigué ſa perſonne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'il étoit déja dans toute sa force. Laure étoit vive & sensible ; assez belle pour faire une passion ; assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa premiere jeunesse, ses charmes souillés par la débauche avoient perdu leur empire. Au sein des honteux plaisirs, l'amour fuyoit devant elle ; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes ; qu'une étincelle approche, & tout part. Ainsi prit feu le cœur de Laure aux transports de ceux d'Edouard & de la Marquise. A ce nouveau langage, elle sentit un frémissement délicieux : elle prêtoit une oreille attentive ; ses avides regards ne laissoient rien échaper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant pénétroit par les siens jusqu'au fond du cœur ; un sang plus brûlant couroit dans ses veines ; la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit ; le sentiment lui sembloit peint dans tous ses gestes ; tous ses traits animés par la passion la lui faisoient ressentir. Ainsi la premiere image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit

offerte. S'il n'eût rien ſenti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien ſenti pour lui.

Toute cette agitation la ſuivit chez elle. Le trouble de l'amour naiſſant eſt toujours doux. Son premier mouvement fut de ſe livrer à ce nouveau charme ; le ſecond fut d'ouvrir les yeux ſur elle. Pour la premiere fois de ſa vie elle vit ſon état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'eſpérance & les deſirs des amans, ſe tournoit en déſeſpoir dans ſon ame. La poſſeſſion de ce qu'elle aimoit n'offroit à ſes yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue ſon mépris avec ſes careſſes ; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infâme proſtitution. Ses tourmens les plus inſupportables lui venoient ainſi de ſes propres deſirs. Plus il lui étoit aiſé de les ſatisfaire, plus ſon ſort lui ſembloit affreux ; ſans honneur, ſans eſpoir, ſans reſſources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainſi commencerent ſes longues peines, & finit ſon bonheur d'un moment.

La paſſion naiſſante qui l'humilioit à ſes propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard.

La voyant capable d'aimer, il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui ? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié; qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte ?

Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle ? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui : c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infâmes est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise, lui envoya un cabinet de lacque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuser des présens.
» J'ose pourtant vous renvoyer le vôtre ; car
» peut-être n'aviez-vous pas dessein d'en
» faire un signe de mépris. Si vous le ren-

» voyez encore, il faudra que je l'accepte :
» mais vous avez une bien cruelle générosité ».

Edouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état, Laure y montroit une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la Marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher ; & c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la Marquise en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre, & la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances acheverent d'allumer

cette paſſion furieuſe & rendirent cette femme à ſon vrai caractere. J'ai déja remarqué que dans ſon integre probité Edouard manquoit de délicateſſe. Il fit à la Marquiſe le même préſent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice, mais parce qu'ils étoient ſur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel, à la vérité, la Marquiſe ne perdoit pas. Malheureuſement elle vint à ſavoir la premiere deſtination de ce préſent, & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas beſoin de dire qu'à l'inſtant tout fut briſé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut ſentir en pareil cas une maîtreſſe jalouſe, & une femme de qualité.

Cependant plus Laure ſentoit ſa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer ; elle y reſtoit par déſeſpoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même réjailliſſoit ſur ſes corrupteurs. Elle n'étoit pas fiere ; quel droit eût-elle eu de l'être ? Mais un profond ſentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repouſſer ; l'affreuſe triſteſſe de l'opprobre qui ſe ſent & ne peut ſe fuir ; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & ſe ſent à jamais déshonoré ; tout verſoit le remords

& l'ennui ſur des plaiſirs abhorrés par l'amour. Un reſpect étranger à ces ames viles, leur faiſoit oublier le ton de la débauche; un trouble involontaire empoiſonnoit leurs tranſports, & touchés du ſort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant ſur elle & rougiſſant d'eux.

La douleur la conſumoit. Edouard, qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il falloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit; c'étoit déja beaucoup pour la conſoler. Ses entretiens firent plus, ils l'encouragerent. Ses diſcours élevés & grands rendoient à ſon ame accablée le reſſort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faiſoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le ſort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté? C'eſt dans ce cœur qu'ils trouvoient de la priſe, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces ſoins bienfaiſans, il la fit enfin mieux penſer d'elle. S'il n'y a de flétriſſure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je ſens en moi de quoi pouvoir effacer ma

honte. Je ferai toujours méprifée, mais je ne mériterai plus de l'être ; je ne me mépriferai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en fera moins amere. Eh! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'eftimera ? Qu'il voie fon ouvrage & qu'il s'y complaife ; feul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroir rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerai plus tes tranfports. Je ne puis être heureufe ; je ne le ferai jamais, je le fais. Hélas ! Je fuis indigne des careffes de l'amour, mais je n'en fouffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en fortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit fur fa perfonne ne le recouvre pas comme il lui plait, & que l'honneur eft une fauve-garde civile qui laiffe bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour fe retirer de l'oppreffion, que d'aller brufquement fe jetter dans un Couvent

& d'abondonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à son désordre & que sa retraite alloit offenser. Il courut chez elle assez-tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand Seigneur considéré, riche, & plaidant avec force la cause de l'honêteté, y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son Couvent, & même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissé le Cardinal auquel ses parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle ; elle aimoit ; elle étoit pénitente ; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien ! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles ; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse, & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais

elle n'en avoit tant eſpéré ; elle étoit tranſportée ; elle ſe ſentoit déja dans l'état auquel on remonte ſi rarement. Elle diſoit, je ſuis honnête ; un homme vertueux s'intéreſſe à moi : Amour, je ne regrette plus les pleurs, les ſoupirs que tu me coûtes ; tu m'as déja payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompenſe ; en me faiſant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réſervé qu'à moi ſeule. C'eſt l'amour qui m'éleve & m'honore ; c'eſt lui qui m'arrache au crime, à l'opprobre ; il ne peut plus ſortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redeviendrai mépriſable, j'aurai ceſſé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames baſſes, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les ſoins qu'un homme prenoit d'elle ne fuſſent pas toujours ſuſpects. La Marquiſe qui avoit ſes eſpions, fut inſtruite de tout la premiere, & ſes emportemens qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer ſon intrigue. Le bruit en parvint au Marquis juſqu'à Vienne ;

& l'hiver ſuivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir ſon honneur qui n'y gagna rien.

Ainſi commencerent ces doubles liaiſons, qui, dans un pays comme l'Italie, expoſerent Edouard à mille périls de toute eſpece ; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouſe & vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure, & que ſa perte mit en fureur. Liaiſons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls ſans utilité, le partageoient entre deux maîtreſſes paſſionnées, ſans en pouvoir poſſéder aucune ; refuſé de la courtiſane qu'il n'aimoit pas, refuſant l'honnête femme qu'il adoroit ; toujours vertueux, il eſt vrai ; mais croyant toujours ſervir la ſageſſe en n'écoutant que ſes paſſions.

Il n'eſt pas aiſé de dire quelle eſpece de ſympathie pouvoit unir deux caracteres ſi oppoſés que ceux d'Edouard & de la Marquiſe ; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais ſe détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du déſeſpoir de cette femme emportée quand

elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale ! par ſon imprudente généroſité. Les reproches, les dedains, les outrages, les menaces, les tendres careſſes, tout fut employé tour-à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que ſon cœur n'eût point de part. Il demeura ferme ; il l'avoit promis. Laure avoit borné ſon eſpérance & ſon bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naiſſante avoit beſoin d'appui, elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître ; c'étoit à lui de la ſoutenir. Voilà ce qu'il diſoit à la Marquiſe, à lui-même ; & peut-être ne ſe diſoit-il pas tout. Où eſt l'homme aſſez ſévere pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de ſe laiſſer aimer ? où eſt celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête ? où eſt l'homme bienfaiſant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ſes ſoins. Il avoit rendu Laure trop eſtimable pour ne faire que l'eſtimer.

La Marquiſe n'ayant pu obtenir qu'il ceſſât de voir cette infortunée, devint furieuſe ; ſans avoir le courage de rompre avec lui,

elle le prit dans une eſpece d'horreur. Elle frémiſſoit en voyant entrer ſon carroſſe, le bruit de ſes pas en montant l'eſcalier la faiſoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à ſe trouver mal à ſa vue. Elle avoit le cœur ſerré tant qu'il reſtoit auprès d'elle; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations; ſi-tôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage; elle ne parloit que de vengeance: ſon dépit ſanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit pluſieurs fois attaquer Édouard ſortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des piéges à elle-même pour l'en faire ſortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire aſſaſſiner la veille, & toujours avec ſon chimérique projet de la rendre à la raiſon, il expoſoit la ſienne, & nourriſſoit ſa foibleſſe du zele de ſa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis mal guéri de ſa bleſſure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaiſe conduite de ſa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquiſe, ne ſervit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva

tant d'empreſſement à mettre à profit ſa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le ſeul doute ſi la bleſſure du Marquis n'avoit point contribué à ſa mort effraya ſon cœur, & fit taire ſes deſirs. Il ſe diſoit : les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour ſon meurtrier ils lui ſurvivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne preſcriroient rien ſur ce point, la raiſon ſeule ne nous dit-elle pas que les plaiſirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur ſang; ſans quoi les moyens deſtinés à nous donner la vie ſeroient des ſources de mort, & le genre humain périroit par les ſoins qui doivent le conſerver !

Il paſſa pluſieurs années ainſi partagé entre deux maîtreſſes; flottant ſans ceſſe de l'une à l'autre : ſouvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repouſſé par cent raiſons, rappellé par mille ſentimens, & chaque jour plus ſerré dans ſes liens par ſes vains efforts pour les rompre : cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres ſans pouvoir ſe fixer nulle part.

Toujours ardent, vif, passionné, jamais foible ni coupable, & fort de son ame grande & belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la Marquise perdoit toujours du terrain par ses vices; Laure en gagnoit par ses vertus. Au surplus la constance étoit égale des deux côtés; mais le mérite n'étoit pas le même, & la Marquise avilie, dégradée par tant de crimes, finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avoit pu supporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomston trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle savoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conseillé de lire; elle s'instruisoit dans toutes les connoissances qu'il paroissoit aimer: elle cherchoit à mouler son ame sur la sienne, & ce qu'il y restoit de son fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté

croît avec les années. La Marquise étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner ; & quoiqu'elle eût ce ton du sentiment qui plaît & qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidélité, de vertus avec grace ; tout cela devenoit ridicule par sa conduite, & sa réputation démentoit tous ces beaux discours. Edouard la connoissoit trop pour en espérer plus rien. Il s'en détachoit insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit sans cesse chez la Marquise ; ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser ; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre ; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans, Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent desirer d'en établir un semblable

avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'ingratitude même envers la Marquise, & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractere. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & son cœur franchissoit sans y songer la barriere qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise & le dénouement des scenes qui s'y rapportent sont détaillées dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI, de maniere à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtresses sans en posséder aucune, paroît d'abord dans une situation risible. Mais sa vertu lui donnoit en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusoit que le voluptueux n'est de ceux qu'il goûte, il aima plus long-tems, resta libre, & jouit mieux de la vie que ceux

qui l'ufent. Aveugles que nous fommes, nous la paffons tous à courir après nos chimeres. Eh! ne faurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du jufte qui le rendent heureux?

FIN.

TABLE DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

Fin de la Table du ſeptieme & dernier Volume.

CATALOGUE.

COLLECTION des petits formats, en beau papier, belle impreſſion, belles gravures, & en tout ſupérieure à celle imprimée à Lyon: elle contient déja 39 vol. tant des Poëtes François que d'autres Ouvrages d'agrément & d'amuſement, & elle ſe continue toujours. Tous ces Ouvrages ſe vendent ſéparément, & à un prix modique eu égard à la beauté des Editions.

Prix en feuille pour le particulier.

RECUEIL de Contes, 4 vol., avec une jolie Vignette à chaque Conte, gravées par les meilleurs Artiſtes de Paris. Les deux premiers vol. contiennent les Contes de la Fontaine, & les deux derniers ſont de différens Auteurs. . . . 30 liv.

Contes Moraux de M. Marmontel, 3 vol. avec 27 fig. joliment gravées. . 9 l.

Béliſaire, du même Auteur. . 2 l. 5 ſ.

Jéruſalem délivrée, 2 vol. . . 4 l. 10 ſ.

Fables de la Fontaine, 2 vol. . 4 l.

Les Saiſons de Tompſon, fig. . 2 l. 10 ſ.

Poëme de Voltaire en 18 chants. . 3 l. 10 ſ.

Idem, en 21 chants, avec des Notes, & une vignette à chaque chant.

Contes en vers & Poéſies de Voltaire. Poëmes, Epîtres & autres poéſies du même Auteur, 2 vol. . . . . 4 l. 5 ſ.

Amours paſtorales de Daphnis & Chloé. 2 l.
Lettres & Epîtres amoureuſes d'Héloïſe & d'Abeilard, 2 vol. . . 4 l.
Œuvres de Grecourt, 4 vol. . 9 l.
—— de Geſſner, 3 vol. avec 18 fig. 15 l.
—— Le même Ouvrage ſur un papier un peu plus commun, avec le portrait & les trois Frontiſpices gravés. . . 6 l. 15 ſ.
—— de Vergier, 3 vol. . . 6 l. 15 ſ.
—— de Chaulieu, 2 vol. . . 4 l. 10 ſ.
—— de Greſſet, 2 vol. . . 4 l. 10 ſ.
—— de Bernard. . . . 2 l. 5 ſ.
—— de Bernis, 2 vol. . . 3 l. 10 ſ.
—— de Boileau, 2 vol. . . 4 l.
—— choiſies de Mde. Deshoulieres. 2 l. 5 ſ.
L'Emile de J. J. Rouſſeau, avec 8 belles gravures. 4 vol. . . . . 10 l.
Le Couſin de Mahomet, 2 vol. fig. 4 l.
Le Poëme du Bonheur, par M. Helvetius, revu & corrigé d'après le véritable manuſcrit, avec le portrait de l'Auteur. 1 volume. 2 l. 5 ſ.

Les perſonnes qui déſireront avoir tous ces petits Volumes reliés en veau, écaille, filet, bord & bordure dorés ſur tranche, paieront la reliure 16 ſols le Volume.

Ouvrages ſous Preſſe.

Collection des Œuvres de J. J. Rouſſeau, faite ſur l'Edition de Geneve : elle eſt ſupérieurement imprimée ſur très-beau papier, avec gravures faites par les meilleurs Artiſtes

de Paris. Cette Edition eſt faite pour être jointe à la Collection.

L'on a fait tirer un petit nombre d'exemplaires *in*-8., en conſervant le petit format, ce qui formera une des plus belles Editions qui aient encore paru par la belle marge & par l'exécution typographique.

La Nouvelle Héloïſe paroîtra en Mars prochain avec 14 gravures, & la ſuite ſucceſſivement.

Les Œuvres choiſies de Piron. 3 vol.
— de Jean-Baptiſte Rouſſeau. 3 vol.
Œuvres de la Fare.
— de Mathurin Regnier.
La Henriade.
Poéſie de Sapho.
Joannis . . . . 2 vol.
Les Bijoux indiſcrets, 2 vol. fig.

On ne néglige rien pour rendre cette Collection agréable & intéreſſante, commode & portative : chaque Ouvrage eſt orné du portrait de l'Auteur, ou d'une vignette gravée par un des meilleurs Artiſtes de Paris.

On donnera tous les ans 12 à 15 volumes, qui augmenteront ſucceſſivement cette Collection, & qui ſera une des plus belles & des plus complettes qui aient jamais paru en France.

Prix en feuille pour le particulier.

Œuvres de Voltaire, 40 vol. *in*-8, édition de Geneve, encadrée, avec fig. . . 72 l.

Dictionnaire de la Langue Françoiſe, par Richelet, 2 vol. *in*-8. . . . 7 l. 10 ſ.

Dictionnaire de Trévoux, 8 vol. *in-folio*, derniere édition. Paris. . . . 72 l.

Avis au Peuple ſur ſa Santé, par Tiſſot, 2 vol. . . . . 2 l. 5 ſ.

L'Onaniſme, par le même, 1 v. 1780. 1 l. 1[illegible] ſ.

Recueil de Contes tirés d'anciens Auteurs, dans un genre libre, 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 ſ.

Id[illegible]m, *in*-8. grand papier, 178[illegible]. 6 l.

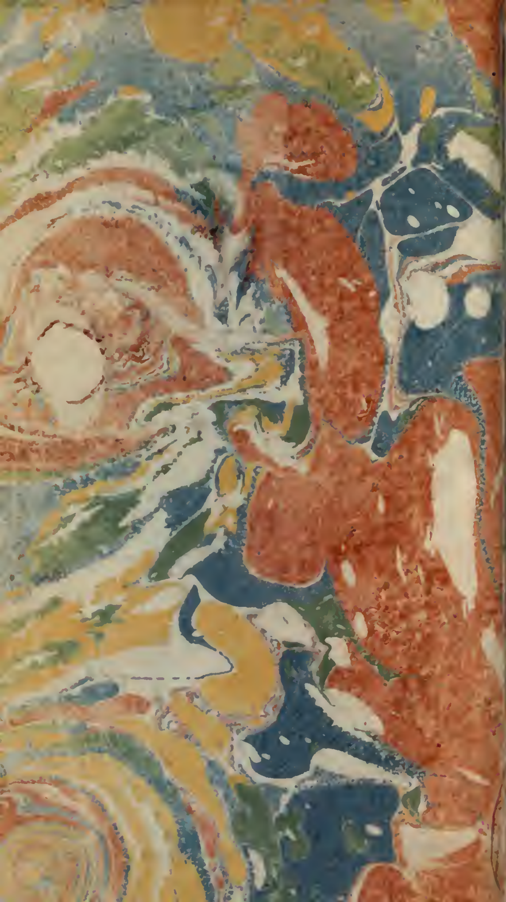
Les Incas, par M. Marmontel, 2 vol. grand *in*-8, avec fig. belle édit. de Paris. 18 l.

Œuvres de Paliſſot, 6 vol. *in*-8, avec belles fig. magnifique édition. . . 27 l.

Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, 9 vol. *in*-8, derniere édition de Paris. . . 36 l.

Idem, 6 vol. *in*-4. . . . 54 l.

Hiſtoire de Philippe II, Roi d'Eſpagne, traduit de l'Anglois, 4 vol. . . 7 l. 10 ſ.




VELUT
ARBOR
ÆVO

